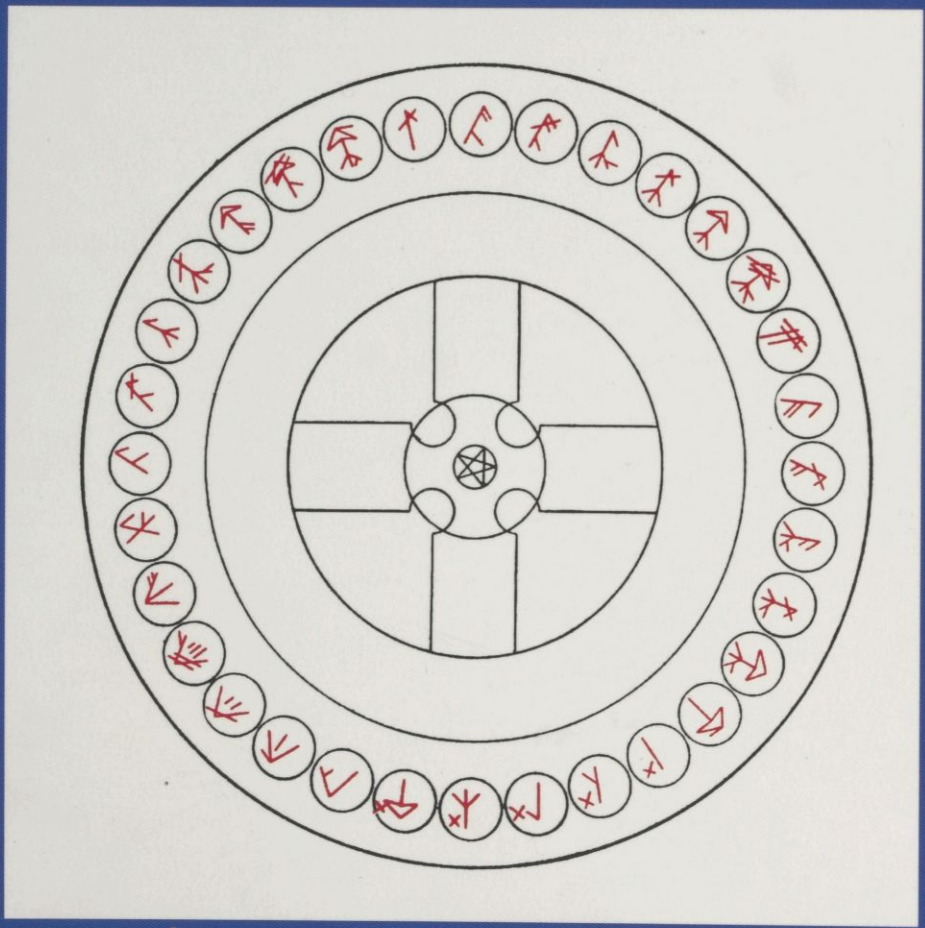
RAOUL VERGEZ

la pendule à Salomon



Éditions Jean-Michel GARNIER

2026085

823

LA PENDULE
A
SALOMON

EL 8°
34237

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur:

Les tours inachevées. *Roman*

RAOUL VERGEZ

LA PENDULE A SALOMON

Roman

ÉDITIONS Jean-Michel GARNIER
3 C, Cloître Notre-Dame – CHARTRES

DL- 1 1 12 1995 38978

© GARNIER 1995. Réédition Julliard 1957.

PRÉFACE

Il ne se passe pas de semaine sans que je ne reçoive quelque coup de fil ou quelque courrier venant me parler de mon père, Raoul Vergez. Dix-huit ans après sa mort, je suis toujours extrêmement touchée par la fidélité, parfois même par la vénération que lui manifestent tant d'amis inconnus.

Répondant à ces amis, je ne peux m'empêcher de penser que ce qu'ils savent de Raoul n'est qu'une écume... Ils conservent de lui l'image que laissent ses livres, celle d'un Compagnon épris de tradition, de savoir, de symboles, de belle ouvrage et de fraternité... Parfois, s'ils l'ont entendu parler au fil de ses nombreuses conférences, ils savent qu'il était aussi un tribun inspiré et très convaincant. Le « verbe » était pour lui l'expression suprême et il n'avait pas de plus grand plaisir que de développer avec fougue un point de vue pour le faire partager à son auditoire.

Mais au-delà de ces grands traits connus du plus grand nombre, Raoul avait bien d'autres jardins secrets. En homme du Sud-Ouest, il se passionnait pour le Rugby, un sport qu'il a pratiqué intensément jusqu'à l'âge de 38 ans. En humaniste avisé, il portait un intérêt très vif à la politique, manifestant souvent des idées inhabituelles, surprenantes qui, si on les avaient mises en œuvre, auraient peut-être débouché sur des innovations positives... Il s'était même présenté à des législatives partielles, en 1937. En 1935, pour cause de chômage dans le bâtiment, il entra même aux Chemins de fer où il fera une carrière de dix ans !

Raoul aimait aussi la musique, et plus précisément le bel canto, ne se lassant jamais de comparer, avec d'autres afficionados, les mérites respectifs des grandes voix du moment. Je me souviens de soirées exceptionnelles où, à la table de ma mère, quelques ténors venaient parfois dîner. Raoul parvenait toujours à les convaincre de chanter et il s'en suivait, dans notre salle à manger parisienne assez exiguë, des éclats de voix harmonieux et sonores, parfois même assourdissants, qui ne manquaient pas d'étonner nos voisins.

Et puis, pour nous, sa famille, il laissait aller son tempérament, souvent excessif, qui le conduisait à toujours nous surprendre. Il aimait rire et faire rire, ne lésinait jamais sur les plaisanteries, et entretenait en

nous, ses enfants, une atmosphère permanente d'expectative. Il nous entraînait joyeusement dans ses passions et dans ses rêves qui, Dieu merci, n'étaient pas toujours très raisonnables...

La Pendule à Salomon *était au premier rang de ces rêves. C'était le pari impossible, la gageure. Raoul était sorti de la Communale muni de son certificat d'études à l'âge de 12 ans. Il était déjà un « Hugolâtre » inconditionnel, lisant et relisant la* Légende des Siècles *avec la ferveur excessive d'un jeune séminariste. Lui-même s'essayait à l'alexandrin et parvenait à d'assez bons résultats. Au fil de sa vie, il ne cessera jamais d'écrire des vers avec un certain bonheur, pour son plaisir et pour celui de ses amis. C'était sa musique intime, lyrique, un peu pompeuse, mais qu'il n'aurait jamais pensé à matérialiser sous la forme d'un livre. Pour Raoul, le livre était une chose sacrée dont il se sentait indigne. Bien qu'il fût un excellent orateur et un « écrivassier » impénitent, pendant toute la première partie de sa vie il a considéré comme un rêve inaccessible le fait d'écrire un livre. Ecrire des livres, c'était le travail des intellectuels. Lui n'était qu'un pauvre manuel, un simple charpentier qui n'avait que son certificat d'études et l'incomparable savoir-faire que lui avaient transmis les Compagnons en l'admettant en leur sein. Lui n'était que « Béarnais, l'Ami du Tour de France », un ouvrier évolué, certes, mais en tout cas pas un écrivain. Jamais il ne pourrait écrire un livre.*

Cette conviction l'a freiné pendant quelque quarante ans. Mais tout de même, au fil des années, le besoin d'écrire a été le plus fort. Raoul a travaillé dix ans sur La Pendule à Salomon, *avant d'oser le soumettre à un éditeur. Il a tout écrit, ré-écrit, reformulé... Vingt fois sur le métier.... La nuit, il se réveillait et allait modifier un chapitre, et puis, comme il était avant tout un homme de communication, il éprouvait le besoin d'en parler autour de lui. Il réveillait alors toute sa maisonnée pour nous lire les nouveaux paragraphes qu'il venait d'écrire, puis, anxieux, il attendait notre jugement, notre verdict ! Ensommeillés, nous lui disions : « C'est bien, c'est très bien » ce qui ne le satisfaisait guère... Il aurait aimé que nous fussions enthousiastes, lyriques, dithyrambiques... Cela n'allait pas sans perturber l'atmosphère familiale car si Raoul, à la manière de Napoléon, pouvait vivre et travailler en dormant quatre ou cinq heures par nuit, nous avions modestement besoin de nos huit heures...*

Un jour, sur la cinquantaine, il s'est finalement trouvé père du livre que vous avez entre les mains : La Pendule à Salomon, *qui est sans doute le plus important de tous ses livres, en tout cas le plus authentique, le plus spontané, même s'il a fait l'objet de tant de réflexions...*

Ce premier pas franchi, Raoul ne cessera plus d'écrire, jusqu'à sa mort. Suivront quatre autres livres et d'innombrables articles confiés à

la presse professionnelle ou à la Voix des Compagnons, *une revue qu'il avait lui-même créée en 1946. Il entreprendra également diverses croisades, donnant de la voix pour quelques bonnes causes qui étaient les siennes. Ayant constaté qu'il pouvait écrire et intéresser un lectorat passionné, il entreprit également, en 1960, de faire un film avec son premier livre. A la fin de sa vie, l'écriture ayant nettement pris le pas sur la charpente, ses affaires déclinèrent dangereusement. Dans le même temps, sa santé se délabra. Il mourut en juillet 1977, laissant malgré tout cette trace qui perdure et qui permet aujourd'hui que soit enfin réédité* La Pendule à Salomon.

Suzy VERGEZ
Paris, le 20 janvier 1995

Ce livre est écrit pour vous, compagnons de tous les Devoirs. Pour vous aussi, ouvriers aux mains pleines d'intelligence, aux reins couverts de sueur, aux consciences claires.

Notre époque prétend arracher des métiers la « peine physique ». J'ai voulu montrer qu'aucun travailleur ne peut accéder à la maîtrise, sans souffrances et sans efforts.

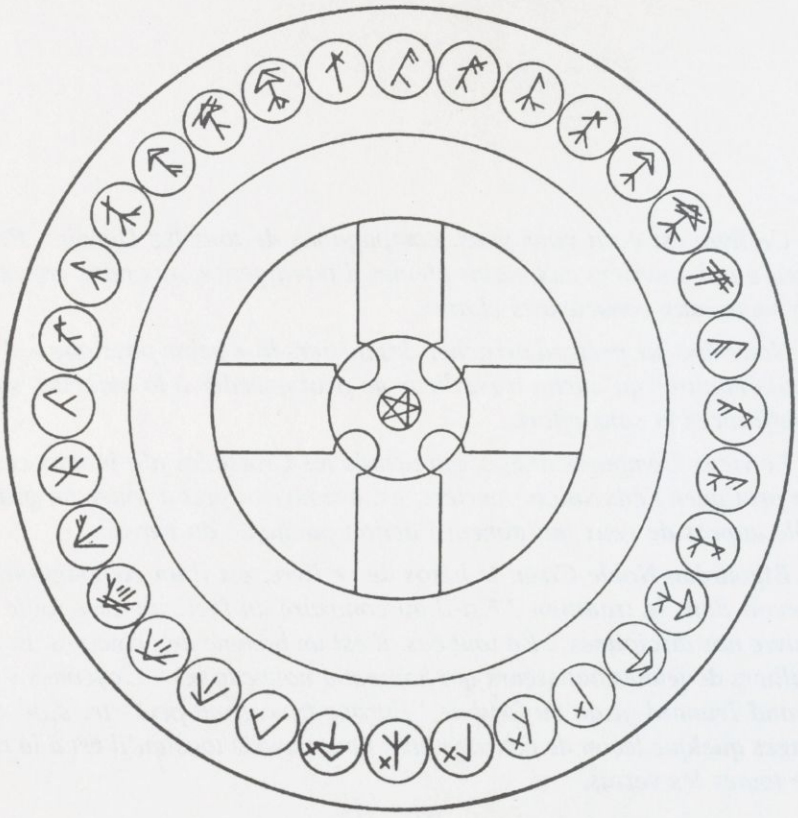
Le vieux Compagnonnage, qui depuis les Croisades n'a jamais cessé de pratiquer l'éducation ouvrière, est à nouveau prêt à jouer un grand rôle auprès de ceux qui aiment l'action pacifique du travail.

Bigourdan Noble Cœur, le héros de ce livre, est-il un compagnon du Devoir dans la tradition ? Est-il au contraire un factieux, incapable de suivre nos disciplines ? En tout cas, il est un homme de principes. Et les milliers de jeunes bâtisseurs qui hantent à nouveau les « Cayennes » du grand Trimard jusqu'au fond de l'Europe trouveront peut-être dans ces pages quelque leçon de courage dont nous savons tous qu'il est à la tête de toutes les vertus.

Qui est le maître ?
Celui qui ne le sait pas.
Qui est le compagnon ?
Celui qui ne le dit pas.
Qui est l'apprenti ?
Tout le monde.

R. V.

dit Béarnais l'Ami du tour de France,
compagnon charpentier des Devoirs du tour de France,
Reçu en Cayenne des Indiens, à Paris, le 19 mars 1927.



Ce signe-là, il en connaissait bien le nom : *Le chemin de Compostelle.* Il est toujours sculpté sur la façade des églises pyrénéennes : à Saint-Savin, à Tramesaïgues, à Aucun, à Gavarnie, à Cadéac, à Aragnouet. Jadis, il indiquait leur route aux « Saint-Jacquaires » jusqu'au col de Boucharo.

Et, ce signe-là, il le sut plus tard, portait un autre nom, un nom étrange : *La pendule à Salomon.*

INTRODUCTION

Ce soir-là le pays n'avait pas son aspect habituel. La vie des hommes et des bêtes ne s'y manifestait plus que par les cheminées dont les larges conduits vomissaient une fumée verte comme en donnent les tanins de châtaigniers. Dehors, la neige atteignait un mètre et l'unique rue du village était devenue un long canal, ouaté et lisse comme un suaire qu'on aurait retourné par-dessus les maisons. Il neigeait, bien sûr, chaque année dans les ravins des Baronnies, au pied du plateau de Lannemezan et les rochers du Mont-Perdu ou du Vignemale, là, tout proches, recélaient d'éternels glaciers. Mais cet hiver-là ne ressemblait à aucun autre : la première neige pourrissait encore sous les auvents des granges et depuis deux semaines les ménagères n'avaient pas ouvert leurs volets. Janvier tirait pourtant à sa fin et le dernier cochon du village avait été sacrifié le matin même chez Fine, l'aubergiste.

Le grand tourisme ignore les Baronnies pyrénéennes. Pourtant, le chemin étroit et sinueux qui va de Bagnères jusqu'à Lannemezan permet, pendant les mois cléments, des croisières de joie à travers les plus pauvres petits villages que le Père Eternel ait jamais posés sur cette terre verte et tendre. La Baronnie est un midi suisse où la turbulence gasconne, atténuée par la haute montagne, prend souvent des teintes graves. Les habitants y ont un langage mesuré, des gestes lents, mais l'étranger qui frappe à la porte de ces chaumières n'est jamais déçu par l'hospitalité de ces gens qui savent que tout ici-bas est pénible et difficile.

Dans la floconneuse nuit qui commençait, le clocher du village de Luzer, tel une aigrette pointée vers le ciel pour y inscrire sans doute les lamentations de la terre, laissa tomber sept coups sourds qui parvinrent jusqu'à la porte de l'auberge. La porte s'ouvrait à ce moment pour accueillir un homme surgi des bas-côtés enneigés. Dans la salle, une dizaine de joueurs de cartes étaient déjà assis autour d'une immense table de chêne faite de madriers creusés par les raclages quotidiens de la mère Fine, au bout de laquelle les quartiers de viande et le jambon frais attendaient le saloir. Fine activait le feu dans la cheminée qui tenait la moitié de la pièce et ramenait la braise sous des tranches de foie de porc qu'elle retournait adroitement. Une odeur de grillade se répandait au

milieu des hommes envahissant le lieu, et des regards affamés louchaient vers les braises.

Le dernier rentré était un homme d'âge. Il s'était arrêté derrière l'un des joueurs qui battait malaisément des cartes grasses et ne parvenait pas à les faire glisser entre ses doigts gourds.

« Tiens, voici Ulysse », dit en patois bigourdan ce mauvais croupier se retournant vers le vieux. « Et quin ban las amourettos ? » (Comment vont les amours ?). D'une voix profonde et lente qui surprenait, le nouveau venu répondit : « Nou podi més hé capricis qu'ats gendarmés ! » (Je ne puis plus maintenant faire faire de caprices qu'aux gendarmes).

On avança un verre pour l'arrivant qui s'assit parmi les rires, cependant que Fine posait le plat de grillades au milieu de la table, sans ménagement pour les joueurs qui rangèrent leurs cartes et commencèrent à couper de larges tranches de pain gris avec des couteaux pliants à manche de corne, qu'ils sortaient de leurs poches. Puis, tous se mirent à manger sans hâte, et la conversation qui commençait n'en prenait que plus de clarté, chacun profitant d'écouter un commensal en prenant sa part du festin.

Le vieil Ulysse ne mangeait pas, mais ne parlait pas plus que les autres pour cela, ce soir-là. Pourtant, il était reconnu comme orateur officiel de cette communauté montagnarde surtout en ce qui concernait l'histoire du village qu'il avait étudiée dans les vieux grimoires de la maison commune. La vie des familles, la joie et la misère des hommes, tenaient dans sa mémoire étonnante plus de place que les soucis quotidiens des bois et des champs. Il ne se souvenait guère des événements domestiques même récents de sa propre famille mais parlait sans hésitation des grandes dates de Luzer et de ceux qui s'en étaient allés tenter fortune au loin, vers les Amériques. Ulysse avait retrouvé la trame des douze familles principales qui formaient toujours le tronc du village. Lorsqu'il adressait la parole à l'un des garçons qui labourait encore dans les ravines misérables du pays, il forçait les plus insouciants à l'écouter : « En 1817, ta famille a acquis le pré Toujas qui appartient aujourd'hui à la commune. » Les paysans riaient de ses propos, mais, dans leur solitude, ils se laissaient bercer superstitieusement par les choses du passé. Ulysse avait répertorié dans sa tête chaque champ, pré, marais, lande. La contrée lui apparaissait sous l'aspect d'une éternelle suée de travail et de peine qu'il décrivait à ses contemporains au long des sillons noirs, les laissant debout sous les nuages, la main sur les yeux, regardant au loin vers le couchant, derrière la brèche de Roland.

Le bourg de Luzer se composait de deux cents maisons, plus vieilles les unes que les autres, dont les habitants avaient un âge moyen

dépassant la cinquantaine. Là, comme dans bien d'autres contrées, la jeunesse ne restait plus mais s'enfuyait à l'âge tendre vers la chaîne d'Ampèrevielle, où l'on construisait des automotrices. La paye tombait goutte à goutte mais régulière, plus régulière que les moissons de seigle que l'on fauchait encore à la faucille dans les Baronnies.

Pierre Mora était le plus jeune de la tablée que la mère Fine entourait de sa sollicitude muette. Il ne rêvait que de chasse et se dressait au-dessus des autres pour mimer le sanglier qu'il avait poursuivi trois jours et deux nuits jusqu'à ce moment précieux où il l'avait acculé contre un rocher du Vignemale : « Il ne bougeait plus un poil, de fatigue. Je n'ai eu qu'à enfoncer le canon de mon fusil dans l'oreille. Une chevrotine, une seule, a suffi. » La cruche de vin du Gers contenait un feu lyrique et le rite sacré de l'endroit couronnait la paix d'une terre sans autres ennemis que les démons du ciel qui recouvraient ses maisons de neige. On chantait ! Ces hommes chantent comme les Slaves ou les Napolitains, les jours de fête. La Bigorre tout entière est un orphéon naturel. La propension étonnante de ces montagnards pour le chant collectif s'épanouit dans le voyage qu'entreprit le barde bagnérais Alfred Rolland (vers 1840), en compagnie de ses quarante célèbres chanteurs, jusqu'à Londres, Berlin, Moscou, Constantinople et Jérusalem. C'est Rolland qui composa la célèbre (ô combien !) chanson *Les Montagnards sont là,* qui, comme lui, a fait le tour du monde.

Depuis l'époque du fameux voyage, les compatriotes de Rolland n'ont jamais cessé de ressasser ses innombrables et mélancoliques incantations, pareils aux pâtres du Tyrol, mais au bout de leurs doigts secs claquent les castagnettes. Mora, le chasseur, d'une voix tiercée, donna le ton cependant que la neige amoncelée sur le toit et contre les murs transformait en fortin la maison de Fine :

Ciel du Midi, ciel enchanteur, c'est là
Que je voudrais passer ma vie...

Les basses sans un accroc cacophonique lui donnaient la réplique :

Si quelque jour ! piaillait Mora, en haut de l'octave ;
Si quelque jour ! répondaient les basses ;
Le Dieu d'amour quittait les cieux pour un autre séjour
Terre bénie ! O ma patrie
C'est sur ces monts qu'il fixerait sa cour !

Et les innombrables Tra-la-la d'une puissante soufflerie, qui suivaient chaque couplet et faisaient rouler le balancier de la vénérable pendule en noyer de Cieutat, n'empêchaient nullement la maîtresse de maison de vaquer, confite de résignation chrétienne et de tolérance commerciale, à

tous les besoins de ses clients qui buvaient pour chanter ou qui chantaient pour boire.

Ulysse, l'ancêtre, bourrait lentement sa pipe. Il ne chantait plus depuis longtemps. Autrefois, dans les batteuses ou les pêle-porcs, il avait eu beaucoup de succès avec une chanson que lui seul connaissait : *Le Testament de Bismarck.*

— Et Jean-Baptiste, demanda-t-il soudain à Mora, pas de nouvelles ?

Surpris, ce dernier sursauta et se frotta la joue ostensiblement en fixant l'un des buveurs, celui qui faisait le moins de bruit mais qui, gêné par la persistance de Mora, lui dit, à demi agressif :

— Pourquoi donc me regardes-tu ainsi ?

Un silence subit s'installa dans l'auberge et quelque idée dominante traversa subitement les cervelles jusque-là engourdies par l'endormeuse nostalgie des sons.

— Je te regarde parce que tu me plais encore davantage l'hiver que l'été. L'été, tu es trop maigre ! dit Mora, en continuant à passer et repasser la paume de sa main sur sa pomme d'Adam.

Quelques rires hésitants se firent entendre mais Mora se tourna férocement vers les rieurs qui rengainèrent. Il avait un visage ensemencé de crins noirs et épais comme les Calabrais et ne les moissonnait que deux fois dans le mois. Ses yeux brillaient d'un éclat diabolique dans les ténèbres de sa barbe. Le chien du chasseur vint à propos poser ses pattes sur les bras de son maître qui se remit à chanter nerveusement, puis s'exclama d'une voix soudain douce à l'extrême :

— Ça t'emmerde pas, au moins, qu'on parle de Jean-Baptiste ?

L'autre ne répondit pas un mot mais se leva bientôt, pâle et tremblant, puis marcha jusqu'à la porte et se glissa dans le vent qui maintenant fouettait la terre encombrée.

— Bonne nuit, Pilate, hurla Mora en vidant un nouveau verre.

Personne n'ajouta un mot et pendant un moment le balancier de cuivre berça les pensées présentes à coups inégaux. Seul, le papa Ulysse parla dans les moments qui suivirent le départ de l'homme et encore, pas tout de suite. On eut pensé qu'il avait voulu laisser s'étaler la colère jusqu'à toucher l'âme de Mora, ce primitif de la forêt. Ceux qui se trouvaient là, et la vieille ménagère plus encore que les hommes, étreignaient leur émotion au fond de leur poitrine et chacun revivait son propre passé.

Leur claustration dans cette arche des tempêtes était une retraite commune où les malheurs d'un seul les atteignaient tous dans la même contemplation.

— Tu as tort, Mora, d'accabler cet homme. La fatalité s'est acharnée sur Jean-Baptiste et s'il ne revient pas, celui-ci en mourra de chagrin.

Qu'il crève donc vite, car mon frère de lait ne reviendra jamais du pays où celui-ci l'a envoyé.

— Tais-toi donc et attends encore. Jean-Baptiste Rousse n'est pas encore perdu pour nous. Rappelez-vous, mes amis, quelle était sa force. J'ai quatre-vingt-dix ans bientôt et j'en ai pourtant connu des hommes dans nos Baronnies, des montagnards capables de poursuivre l'isard pendant une semaine sans cesser de marcher. J'ai beau fouiller mes souvenirs qui remontent cependant à l'époque où le père Ménard revint à pied depuis Sedan jusqu'ici, après la déroute de Bazaine, je ne trouve aucune image qui égale en puissance le portrait de Jean-Baptiste Rousse, le charpentier bigourdan. Ecoute-moi, Mora, tu es un courageux chasseur pyrénéen, tu cours nos montagnes contre le vent, jusqu'à Gavarnie, et tu redescends les chèvres des glaciers sur tes épaules dans les nuits d'été pour les revendre aux hôteliers de Gèdre, puis tu t'en reviens à travers les sapinières de Payolle par la région des Grésiolles ou de Caderolle. Aucun autre paysan de montagne qui puisse, comme toi, piétiner si longtemps les humus tendres où s'enfoncent les pieds jusqu'aux genoux. Et pourtant, tu n'es qu'un chasseur comme il en existe des centaines depuis Arreau jusqu'ici. Maigres et tannés par le vent. C'est notre race de Bigorre croisée des vieux lutteurs de Navarre et de tous les Sarrazins envahissants qui, jadis, asservit ces montagnes.

La Fine ne disait mot mais passait comme une abeille entre les hommes en leur apportant à boire. La fumée des pipes était si épaisse que les visages paraissaient de plâtre gris et l'âcre senteur des viandes épicées s'insérait dans les gorges et dans les narines. On buvait mais personne n'avait suivi lorsque le meunier attaqua timidement la complainte des gaves :

Le torrent furieux au fond des noirs abîmes !

Personne ne reprit non plus le « bis » habituellement grondant :

Le torrent furieux,

et le meunier sortit sa blague pour rouler une cigarette en détournant la tête lorsque Mora le chasseur s'exclama d'une voix pleine de vibrations tragiques :

— Il y a quelques chrétiens dans ce village qui n'ont guère dormi depuis un an et chaque fois qu'un rapatrié d'Allemagne, de Russie ou d'ailleurs a passé devant la grille du garde-champêtre le maire du pays tout le premier a pissé dans son pantalon. Mais Rousse n'est pas encore rentré.

La pendule marquait onze heures mais personne n'avait encore parlé de s'en aller. La terre était pleine de neige et de gel. C'étaient les

vacances du paysan de montagne et puis cette ténacité de Mora à parler du passé et de celui qui n'était pas revenu et dont on sentait bien qu'il s'instituait déjà le vengeur...

Fine mit une nouvelle bûche dans le feu, accrocha la bouilloire de cuivre à l'antique crémaillère à chaînes et se mit à moudre du café en serrant le moulin entre ses genoux maigres.

Ulysse rompit une fois encore le silence d'un moment en tapant sa pipe contre le pied de la table et puis déclara sentencieusement :

— Dans nos campagnes, il ne faut pas laisser grandir les légendes du Diable. Quand Rousse a été arrêté en novembre 1942, pour avoir corrigé et désarmé deux soldats allemands sur la place de notre village, c'est de lui-même qu'il s'était livré. J'étais là près de lui lorsqu'on lui a mis les menottes. L'officier qui venait l'arrêter a menacé notre maire d'arrêter dix personnes du village si le coupable ne se livrait pas. Et nous avons vu Jean-Baptiste sortir de son chantier et tendre les mains. Mais le maire n'a rien fait, rien dit, j'en assure ici tous les honnêtes gens de la paroisse. C'est un crime d'accuser sans preuves.

— Le maire n'a jamais aimé Jean-Baptiste ! clama Mora sourdement. Il l'appelait « forte tête, l'anarchiste » ! Il n'a rien fait pour le tirer de là !

A ce moment Fine se mit à servir du café chaud et pour la première fois de la soirée prononça une simple phrase de sa bouche édentée en s'adressant à Mora :

— Tais-toi donc, c'est toi, la forte tête ! Il ne faut pas être méchant. Bois ton café.

Un instant plus tard, les hommes se levèrent pour regagner leurs maisons. Dehors la neige avait cessé de tomber et la lune, soleil des loups, veillait sur les pyramides marmoréennes au sein desquelles reposaient les épouses moites. Comme des fantômes de bronze, les chasseurs et les paysans s'enfoncèrent dans le mur de la nuit.

CHAPITRE PREMIER

Jusqu'au sommet des plus profondes forêts de montagnes, au fond des huttes de débardage, toute la Bigorre connaissait la tribu des Rousse.

Depuis dix générations, on les avait vus passer, la cognée sur l'épaule, par tous les temps, accomplissant des lieues et des lieues. Tous coupeurs de bois à façon, de père en fils, ils débardaient les arbres pour les scieurs de la vallée de Campan ou de la Neste.

A l'âge de dix ans, Jean-Baptiste accompagnait déjà son père vers les « coupes » lointaines du Chiroulet aux bords du lac Bleu, dont les silences infinis imprègnent l'âme des hommes d'une timidité contemplative.

Le père brandissait des haches énormes au-dessus de sa tête et « dolait » châtaigniers, chênes ou mélèzes, sans desserrer les lèvres, pendant des journées entières. L'enfant le regardait. De temps à autre, juste le temps de boire une giclée à l'eau du roc, le bûcheron lui tendait sa cognée et, pieds nus, debout sur le tronc, Jean-Baptiste faisait voler ses premiers copeaux.

A ce régime, il devint rapidement le plus vigoureux des adolescents de Luzer. Il était aussi le plus doux et sa mère « disputait » le vieux Rousse pour qu'il envoyât l'enfant à l'école, au moins pendant les journées d'hiver.

— Il sera, lui aussi, un ignorant ! gémissait-elle. Au jour d'aujourd'hui, l'instruction, c'est du pain blanc pour les pauvres !

Lorsqu'il s'occupait à abattre, écorcer ou ébrancher les arbres, le père Rousse laissait quelquefois Jean-Baptiste à l'école du village et s'en allait travailler tout seul. Mais lorsqu'il fallait activer la longue scie à refendre, que les bûcherons nomment le « violon » et que les charpentiers appellent « la bannière du Père Soubise » en souvenir de ce bénédictin légendaire qui patronna jadis la corporation, le vieux montait sur la bille au sommet d'un tréteau et son fils, de ses petits bras, l'aidait à pousser sa lame dans le lignon. L'échine souple et le bras sec du père Rousse remontaient le violon de bas en haut, d'un mouvement coulé qui laissait son front vierge de sueur au bout de la journée, tant l'effort était mesuré, économique dans l'accoutumance du geste.

Pambrun, l'instituteur de Luzer, tirait le meilleur parti possible des rares journées où Jean-Baptiste lui était confié. Peu à peu, il parvint à lui

apprendre à lire. L'enfant était doué d'une excellente mémoire qui compensait son manque d'assiduité. L'instituteur appliquait une méthode qui ravissait l'enfant.

Un matin qu'il cheminait vers son ouvrage le père Rousse écoutait son garçon, marchant à ses côtés, qui chantait sur l'air du *Joyeux grenadier* ces curieuses multiplications :

Deux fois un font deux
Deux fois deux font quatre
Deux fois trois font six
Deux fois quatre huit

Le bûcheron s'esclaffa, car lui n'avait jamais mis les pieds à l'école et son fils serait le premier de la tribu bûcheronne à savoir écrire et compter.

A treize ans, Jean-Baptiste était doué d'une force musculaire qui lui valait l'admiration de ses camarades. Déjà il savait abattre tout seul, et la lourde cognée était un jouet entre ses mains.

L'imprégnation physique qu'une lignée d'ancêtres tous bûcherons avait laissée dans ses épaules et dans ses reins était si apparente que les gestes du métier jaillissant de ses membres atteignaient la pureté qu'aiment les artistes.

Un soir d'été, les deux hommes rentraient à la maison après une journée pénible ; en traversant le village de Hèches, aux confins des Baronnies, ils s'entendirent interpeller :

— Hé ! la Rousse ! Es-tu décidé à me confier le secret du « morfil » que tu sais donner à ta cognée ? Viens donc par là !

L'homme qui parlait ainsi était debout devant la porte d'une maison bourgeoise et il avait aperçu les deux bûcherons qui passaient. Il s'avança, leur tendit la main.

— Il n'y a pas de secret dans l'affûtage, tu le sais bien : c'est le coup de main qui compte. Moi, je morfile comme mon père morfilait, c'est tout.

Le jeune Jean-Baptiste s'était arrêté, étonné et ses yeux s'attachaient aux oreilles de l'homme : elles étaient ornées de petits anneaux d'or comme en portent les filles.

— Venez voir mon travail, amis ! entrez dans la maison.

Dans l'entrée, un escalier courbé était en construction et Jean-Baptiste, se penchant à l'oreille de son père lui demanda :

— Pourquoi donc qu'il porte des boucles d'oreilles ?

— Parce qu'il a fait son tour de France. C'est Chalier, le premier charpentier de toute la Bigorre.

Et avec un grand respect le vieux Rousse ajouta :

— Il est compagnon du Devoir.

Cette communication bouleversa le cœur du petit paysan, lui procurant une vive émotion sans qu'il comprit exactement le sens de cette chose idiote, un homme avec des anneaux aux oreilles, ni pourquoi cela pouvait comporter tant de charme pour lui. Un compagnon du Devoir. Qui a fait son tour de France.

— Vois donc, disait Chalier au père Rousse, dans ces courbes d'escalier un « Devoirant » trouvera bien vite la marque du compagnonnage. Les joints sont d'équerre au rampant, les jarrets des débillardements sont réduits à la mesure de l'œil. Toi, tu coupes les arbres, moi je les dépèce ! Tu me rappelles Guillaume Tell avec ton garçon à tes trousses. Sais-tu ce qu'il disait, le fils de Guillaume Tell ?

— Comment veux-tu que je sache ! Ecoute, Chalier, je n'ai pas fait mon tour de France comme toi, à part ma cognée, je ne connais rien ! Rien !

Chalier prit Jean-Baptiste par les épaules et dit gravement :

— Est-il vrai, mon père, que celui qui coupe un seul arbre sa vie durant, a la main droite qui sort du tombeau après sa mort ? — Et qui t'a dit cela mon fils ? — Père, c'est le maître Berger.

Chalier éclata d'un rire sonore.

Puis sans transition, demanda :

— Vas-tu laisser ce garçon-là moisir dans tes ravins, Rousse ? Il faudra que ton fils voyage un peu, si tu veux le dégrossir ?

Le bûcheron avait la tête basse. Mais Jean-Baptiste demanda :

— C'est vous qui sciez les courbes des rampes de l'escalier ?

— Bien sûr ! Et si tu veux, je te montrerai ça ; et aussi comment il faut les tracer avec le compas, l'équerre et le cordeau !

Le jeune homme tournait autour de l'escalier, admirant les assemblages et cherchant à comprendre quelque chose de nouveau, qu'il sentait monter jusqu'à sa tête et qu'on nomme la vocation.

— Je crois bien que j'aimerais ça, fit-il. C'est beau un escalier qui tourne !

— Sacré Dieu ! dit Chalier en touchant l'épaule du bûcheron, voyez comme il a dit ça : ton fils a une âme de Compagnon ! Donne-le-moi, comme apprenti. Je lui montrerai l'art du trait et je l'enverrai sur le tour de France.

Le père ne répondit rien, mais en suivant la route sinueuse des Baronnies pyrénéennes, il sentait bien que le gamin était déjà marqué par cette rencontre.

— Ça doit être très long, le tour de France ? demanda soudain Jean-Baptiste.

Il ne connaissait que ses montagnes, ses Baronnies où les fleurs poussent sur tous les talus, que les arbres noirs ou roux dont les sèves odorantes montent à la gorge, depuis les entailles cruelles qu'il leur faisait aux flancs, que la joie de s'endormir sur les mousses de la forêt, auprès de son père silencieux et résigné. Et voici qu'une image nouvelle apparaissait sur son horizon de collines vertes et d'arbres coupés, élargissant subitement l'écran de son imagination. Le tour de France que faisait un jeune ouvrier à travers ces gravures en couleurs qu'il admirait dans les livres : la mer, les grandes villes lointaines et l'aventure du voyage.

Le lendemain, il alla à l'école et comme l'instituteur lui parlait de l'histoire de France, Jean-Baptiste, à brûle-pourpoint lui demanda :

— C'est vrai que les ouvriers font quelquefois leur tour de France ?

— Autrefois, oui, répondit Pambrun, mais cette coutume a disparu depuis bien longtemps.

Jean-Baptiste en fut assombri, mais songeant à Chalier :

— Pourtant, j'ai vu un charpentier de Lannemezan qui a fait le tour de France comme compagnon du Devoir.

— C'est Chalier, dit l'instituteur. Je le connais bien. Un rude artisan, dont la réputation dépasse les limites du canton.

— Alors, ça existe donc encore le tour de France des ouvriers ?

Pambrun était embarrassé par cette curiosité tenace.

— Oui, Chalier a demandé que je devienne son apprenti. J'aimerais que vous en parliez à mon père.

D'abord sceptique, l'instituteur promit d'aller voir le père Rousse. Et le soir même, avec l'appui de la mère, on décida que le garçon entrerait en apprentissage.

Pendant deux années, Chalier lui montra l'usage des outils essentiels de sa profession et aussi quelques tours de main, indispensables à l'homme de métier.

L'épanouissement physique du jeune garçon se faisait si rapidement que la tactilité de Chalier passait dans ses propres mains, jour après jour. Il apprenait ces gestes dans la joie pure que donne la première victoire des mains sur la matière. Ce travail le passionnait, car Chalier concevait lui-même ses ouvrages qu'il traitait directement avec ses clients ; pour transformer ses piles de bois grossièrement équarries en objets finis soigneusement assemblés, il se servait d'abord de la science géométrique qu'il avait apprise Dieu sait où, et réalisait des tracés d'une surprenante exactitude. Puis saisissant ses scies, ses ciseaux, ses herminettes, ses tarières, il réalisait une mécanique digne des vieux constructeurs de moulins à vent.

Jean-Baptiste en était ébloui et pour lui, aucune autre créature humaine ne pouvait égaler son maître. Il l'admirait, essayant de comprendre les épures compliquées dont Chalier tapissait les quatre coins de son hangar, en chantant une vieille complainte, toujours la même. L'apprenti écoutait, en soupçonnant quelque mystère dans les paroles :

Le Père Soubise est arrivé,
De Rochefort, en diligence !

Il ne comprenait que cette phrase, les autres mots se perdant toujours dans le marmottement confus des lèvres du charpentier qui mâchait sans cesse un copeau entre ses moustaches noires.

Un soir où Jean-Baptiste avait terminé tout seul l'emmarchement d'un escalier balancé, Chalier lui dit simplement :

— La coterie, il est temps de te mettre en voyage, tu iras de ma part à cette adresse, à Bordeaux, tu demanderas la mère des compagnons. Elle te donnera une embauche. Tu en connais assez maintenant pour gagner ta vie. Les compagnons du tour de France t'apprendront le reste. Mais avant de te quitter, je veux te donner ta première initiation. Je vais te montrer le fonctionnement de la pendule à Salomon. Lorsque tu en saisiras parfaitement la trame, tu pourras te présenter sur n'importe lequel des chantiers de notre tour de France, tout le monde te respectera : Singes et Renards, Passants ou Indiens, Aspirants ou Compagnons, Lapins ou Bons-Drilles, Agrichons, « Coteries » ou « Pays » de tous poils et de tous Devoirs. Tu leur diras que c'est Chalier, Bigourdan l'ami du Trait [1] qui t'a appris à remonter la pendule à Salomon.

Et prenant un compas dans sa main, il développa un plein cintre sur un large panneau porté par deux tréteaux. Puis autour de la circonférence, il traça à la craie des signes curieux, petits angles qui se croisaient et qu'il nommait tour à tour :

— Voici le signe franc, voici la contremarque, patte d'oie, langue de vipère, voici les montés, voici la croix, les crochets.

---

1. Chaque compagnon porte un nom de province. Sur le tour de France on ne le nomme que par ce nom :
Singe : le patron ou maître charpentier.
Renard : ouvrier charpentier n'appartenant pas au compagnonnage.
Passant : compagnon charpentier du Devoir.
Indien : compagnon charpentier de Liberté.
Aspirant : premier grade du compagnonnage.
Compagnon : ouvrier charpentier initié à l'un des Devoirs.
Lapin : apprenti.
Bon-Drille : charpentier-couvreur ou plâtrier du Devoir.

Et ayant tracé trente-deux signes différents autour du cercle, Chalier dit encore à Jean-Baptiste :

— Ces marques te permettront de reconnaître la position du moindre élément de bois dans les charpentes les plus compliquées. D'ailleurs, les compagnons t'apprendront à déchiffrer rapidement et simplement la trame de ces signes conventionnels que tu retrouveras en visitant les vieux combles des temps anciens. Ça c'est la part technique de la pendule à Salomon. Au musée Jacques-Cœur de Bourges, au dôme des Invalides de Paris, au vieux château de Laval, ces marques incrustées dans le cœur de chêne avec cet outil-là que les charpentiers nomment la rainette, tu les verras mon garçon. Les vieux « coteries » du compagnonnage y ont laissé la marque de leur devoir.

Mais lorsque tu auras conquis le droit de porter la couleur des compagnons finis, à la fin de ton tour de France, on te montrera, dans nos cayennes [1], la signification spirituelle de la « Pendule à Salomon ». C'est un vocabulaire secret qu'utilisaient les anciens pendant les guerres de religion, lorsqu'ils étaient persécutés par les pouvoirs publics. Mais je n'ai pas le droit de t'en révéler la clé. A toi de la mériter. Dans trois ans, lorsque le compagnonnage t'aura définitivement éduqué, tu m'enverras ta première pendule de compagnon fini, ta première lettre d'initié. Adieu !

Jean-Baptiste venait d'avoir quinze ans, mais en paraissait dix-huit. Un petit sac à outils accroché à son épaule, il prit la route de Luzer. Lorsqu'il fut seul au tournant du chemin, il vit Chalier devant sa maison qui lui faisait signe de la main. Il emportait une reconnaissance infinie pour cet homme de cœur qu'il rêvait d'égaler un jour. D'une voix forte, il lui cria de loin :

— Je reviendrai bientôt et moi aussi, je serai compagnon du Devoir !

*
* *

Le docteur Lourquès, ancien interne des hôpitaux de Paris, exerçait la médecine à Bagnères ; il approchait la quarantaine en 1925 lorsque le hasard le mit en présence de Jean-Baptiste, dont la silhouette décidée l'étonna. Le petit charpentier marchait à longues enjambées, se dirigeant vers la gare, avec son baluchon sur l'épaule et dans la poche de côté de son demi-hussard en velours, le mètre et le crayon rouge des ouvriers charpentiers.

---

1. Cayenne, lieu où se réunissent les compagnons pour leurs cérémonies initiatiques. Il existe une cayenne dans chaque ville importante.

Epicurien de qualité, grand chasseur d'isards malgré sa forte corpulence, le docteur portait une barbe d'ébène qui le faisait ressembler à un griffon.

Ses yeux étaient nuit et jour recouverts de lunettes sombres ; à la suite d'un bombardement en 1917 il avait failli perdre la vue. Aussi les quelques centimètres de peau qu'il consentait à laisser paraître entre sa barbe et ses lunettes s'agitaient sans cesse en plis et replis mouvants.

Un curieux homme en vérité que les autochtones bagnérais nommaient « Le Pharaon » en raison de ses tendances à l'étude des sciences égyptologues et hermétiques dont il ne cessait de parler, en connaisseur.

— Où vas-tu donc ainsi, mon brave ? dit-il à l'adresse de Jean-Baptiste.

Le charpentier, surpris, s'arrêta, puis ayant enlevé son béret béarnais :

— Je pars sur le tour de France !

— Le tour de France à vélo ! Serais-tu coureur ?

— Non ! Je suis charpentier, monsieur. Je vais faire le tour de France parmi les compagnons du Devoir !

— Est-il possible ! dit le Pharaon ahuri. Le compagnonnage existe donc encore. Où vas-tu ?

— Je vais chez la Mère des charpentiers à Bordeaux qui doit me trouver de l'ouvrage et m'héberger. C'est mon patron d'apprentissage, Chalier, le charpentier de Lannemezan qui me l'a dit. Et cet homme ne ment jamais. D'ailleurs il est compagnon lui-même. Je veux essayer d'égaler Chalier dans mon métier. C'est pour cela que je pars sur le tour de France.

— Oh ! oh ! tu es convaincu, hein garçon ? Mais je trouve ça très bien, moi aussi. Les voyages forment la jeunesse. D'où es-tu ?

— Je suis le fils Rousse, des bûcherons de Luzer.

— Quel âge as-tu donc ?

— Quinze ans et deux mois, mais il y a longtemps que je travaille. Et Chalier a dit que je pouvais gagner ma vie à la ville maintenant.

— As-tu déjà voyagé ?

— Une seule fois, ma mère m'amena à Tarbes par le train. A vingt kilomètres.

Le docteur riait et se trouvait ému tout à la fois de cette éclatante naïveté. Le garçon avait un regard franc et sérieux.

— Attends-moi donc un peu. Je vais te faire un cadeau qui te plaira. Il entra dans sa maison et revint avec un gros livre qu'il tendit à Jean-Baptiste : tu sais lire n'est-ce pas ?

— Oui monsieur ! Un peu.

— Eh ! bien, tu trouveras dans ce livre-là, l'histoire d'un ouvrier qui, comme toi, voulut faire son Tour de France.

Le charpentier regarda le titre : *Mémoires d'un compagnon,* par Agricol Perdiguier, dit Avignonnais la Vertu.

— Merci beaucoup, monsieur ! mais je dois m'en aller maintenant.

— Ecoute-moi donc encore un peu. Voici ma carte. Mets-la soigneusement dans ta poche et si tu as besoin de secours, écris-moi, je te répondrai toujours.

Jean-Baptiste, étonné, regardait le livre et le médecin tour à tour.

— Docteur Lourquès, fit-il. Je ne vous oublierai pas.

Puis il s'en alla, fier et décidé, vers la gare et l'aventure.

Le Pharaon en le regardant s'éloigner s'aperçut qu'il l'enviait.

Chapitre II

Pour bien comprendre le monde compliqué et mystérieux du compagnonnage traditionnel dans lequel vont maintenant évoluer Rousse et ses amis, il est indispensable de donner ici quelques explications. Des historiens ont voulu faire remonter ses origines à l'époque théorique du Temple de Salomon, à Jérusalem, mille ans avant la naissance du Christ. Certes, la bible nous apprend comment Hiram de Tyr, architecte du temple, avait organisé ses ouvriers en trois ordres : les maîtres, les compagnons et les apprentis. L'imagination a-t-elle porté jusqu'à Jérusalem, les trois fondateurs légendaires du compagnonnage français, *Salomon, Jacques, Soubise,* ainsi que nous l'apprennent des légendes interminables et peu vraisemblables ?

Le chiffre trois, symbole de la Trinité chrétienne fut à l'honneur, à toutes les époques, pour hiérarchiser les ouvriers organisés. Les collèges de métiers romains créés par le sabin Numa Pompilius eurent leurs triplices ; également dans la Confédération Eduenne celtique, dont la capitale était Bibracte, près de l'emplacement où se trouve aujourd'hui Autun, il existait, à l'époque où César envahit la Gaule, une organisation druidique du travail subdivisée en trois « états » :

Les Dendrophores ou charpentiers.

Les Fabri ou serruriers.

Les Centonaris ou maçons.

Près d'Autun, un temple aujourd'hui ruiné, appelé pierre de Couhard, servit jadis à l'initiation des ouvriers. Des spécialistes ont reconstitué l'édifice et constaté que ce que l'on nomme la « coupe ésotérique » de la grande pyramide égyptienne « Chéops » était reproduit à Couhard, où les proportions superficielles du carré de base correspondent à celles du cercle ésotérique en élévation.

De là à prétendre que le compagnonnage actuel descend de Bibracte, de Rome ou de Jérusalem, il y a un pas trop facile à franchir.

Par contre, la présence du compagnonnage parmi les ordres de constructeurs, religieux ou non, qui édifièrent les cathédrales gothiques, est une certitude historique.

L'étymologie du mot : compagnon, d'après Littré, vient de cum, avec, et panis, pain : *ceux qui partagent le même pain.* Il s'agit ici d'une

fraternité qui n'a rien à voir avec le compagnon-constructeur dont le nom est dérivé de compas : traceur de matériaux au compas : compas-nion.

Le compagnonnage français fut fondé au moment des croisades, pour leur servir de génie militaire. Sous le nom de Saint-Devoir, une phalange d'ouvriers maçons, tailleurs de pierre, charpentiers, accompagnait les croisés et construisait pour eux des ponts, des ouvrages de défense guerrière et aussi des temples comme le fameux Krak des Chevaliers.

Aux meilleurs de ces compagnons, les chevaliers du Temple accordèrent le port de la canne, qui est resté la marque la plus visible du compagnon en Orient, c'est-à-dire en tenue, la canne étant l'épée de l'ouvrier.

Après la seconde croisade prêchée à Vézelay par saint Bernard en 1147, un va-et-vient presque incessant s'établit entre la France et la Terre sainte. Les compasnions les plus instruits rapportèrent des pays méditerranéens les linéaments d'une science nouvelle, sorte de géométrie appliquée à la pénétration des volumes qu'ils nommèrent : *le trait.* Aidés par les moines-constructeurs, lesquels étaient depuis des siècles les dépositaires de la géométrie plane du grec Euclide, les compasnions appliquèrent « le trait » à l'architecture, et les procédés qui en découlèrent permirent l'épanouissement du style ogival.

Le rêve des constructeurs gothiques était une architecture élancée, aérienne, n'utilisant pas la masse pyramidale des Egyptiens, ni la forme rectiligne des temples grecs, mais plutôt la ligne courbe qui leur paraissait noble et légère, comme la race des hommes vivant au pays franc.

Des ogives croisées, des arrière-voussures cintrées en plan comme en élévation sortirent de l'école compasnionique avec l'utilisation du trait comme principe général six cents ans avant que le Français Monge n'inventât officiellement la géométrie descriptive.

Les grands cintres en charpentes, placés préalablement sous les nefs des églises ogivales, remplacèrent les « formes » en terre qu'il fallait tasser entre les murs romans pour soutenir les voûtes pendant qu'on appareillait la lourde pierre.

Le « trait » géométrique des compasnions permettait de tracer, d'appareiller mécaniquement les voûtes d'arêtes, les bas-côtés, les croisées d'ogives. Et lorsque la pierre brute, parfaitement assemblée, mécanisée, était livrée au sculpteur-imagier, ce dernier pouvait donner libre cours à son art, puisqu'il travaillait à l'abri dans son atelier et non plus sur les mal commodes échafaudages des travaux romans dont les réalisateurs ne connaissaient pas le trait.

n'y aura pas de paye cette quinzaine. » On partageait alors ce qu'on pouvait partager et les dimanches se passaient à avancer l'ouvrage. Pendant de longues heures, les trois compagnons, sans un geste inutile, appuyaient sur la chanterelle et jamais un mot de découragement ne sortait de leurs lèvres. Quelquefois, Jean-Baptiste ouvrait son livre-échéancier et dressait un programme financier puis observait. « Nous n'avons pas un sou mais l'outil sera un jour à nous. » Peu à peu, le bilan réel faisait apparaître des progrès sensibles et le stock s'augmentait chaque mois de quelques stères de bois sec.

A la fin du premier exercice de son exploitation, « Noble Cœur » ouvrit une fois encore son livre comptable et dit simplement :

— Mes compagnons, nous sommes à jour. L'amortissement se poursuit normalement. Et nous avons trois mois de trésorerie d'avance ! Maintenant, nous allons pouvoir commencer à travailler sérieusement.

— Oui, jusqu'à présent, dit Roland, on a travaillé en amateurs ! Hein, Nantais ?

Gibon avait suivi le conseil de Jean-Baptiste ; il s'était marié. Mais ce n'est pas au bal qu'il avait été chercher son épouse : c'était dans les Baronnies de Bigorre. Elle répondait au doux nom de Catherine et lorsque Gibon construisait le clocher de Luzer, il lui avait promis de venir la chercher tôt ou tard. Ça n'avait pas traîné ! Un dimanche, il s'en alla dans les Baronnies à motocyclette et présenta sa demande au père de Catherine. Un mois plus tard Catherine était installée à Beaujeu : dans la dépendance du moulin remise à neuf pour la circonstance.

Et les itinérants commençaient à passer au chantier de Beaujeu. Le tour de France avait accordé aux trois compagnons finis le cachet officiel du compagnonnage à partir du jour où ils avaient créé leur école de métier. Elle était installée au premier étage du moulin, dans un vaste espace où le meunier entreposait ses sacs de blé. Ramon, l'instituteur, n'avait pas hésité à donner un coup de main à Rousse dont il vantait partout le caractère franc et l'intrépidité : « Cet homme-là est un apôtre du travail ! Il faut voir comment il éduque ses jeunes lapins. » Car Ramon avait adopté le langage des compagnons ! Dans son école publique, on l'avait entendu, interpellant ses jeunes élèves : « La Coterie Pédezert, vous me ferez cinquante lignes. » L'instituteur avait été vraiment frappé des résultats que les compagnons obtenaient avec leurs apprentis.

— En réalité, disait-il un jour au Pharaon, il s'agit d'une méthode d'encadrement et d'analyse qui vous met un jeune garçon sur le gril de la corporation. Il doit s'intégrer ou disparaître du circuit professionnel. Les compagnons des Devoirs appliquent un procédé d'imprégnation physique et intellectuel qui ressemble à l'entraînement de certains

sportifs à la poursuite d'une performance. Ainsi, pendant les heures de travail, on voit l'apprenti devenir le double de son compagnon. Celui-ci n'hésite pas à arrêter son travail personnel pour permettre à l'élève d'accomplir un geste. Et patiemment, l'ouvrier attend que l'apprenti possède entièrement ce geste. Tenez, le Nantais a une manière personnelle pour enseigner les gestes. On peut le voir esquisser des mouvements du poignet qu'il fait décomposer au lapin, sans se lasser et sans le moindre brutalité. Patiemment, il conduit les mains et les bras, corrige la position des jambes, tout en appréciant l'état de fatigue du jeune homme :« Il faut que tu te fatigues un peu plus chaque jour jusqu'à ce que tu ne puisses plus te fatiguer. » Un artiste, vous dis-je ! A ce régime, les gars acquièrent une adresse étonnante. Mais je crois surtout que les compagnons exploitent à fond le besoin de foi et d'idéal de la jeunesse qu'ils éduquent.

— Oui, monsieur. C'est là que réside la vérité de l'étonnante vie des compagnons. Ils travaillent l'âme ouvrière en lui communiquant la troublante sensation des légendes contemplatives.

— Je n'oublierai jamais la leçon que nous donna Noble Cœur le jour où il ouvrit son école, il y a un an. Nous étions là, dans le moulin, quelques amis et moi avec les charpentiers et les trois apprentis de Rousse. Il en était venu cinq autres des villages alentour. En tout, huit élèves étaient présents. Le Nantais avait installé quelques tables avec des planches à dessin et puis un tableau noir. Au mur, les compagnons avaient accroché leurs cannes et les rubans.

« D'abord, dit Rousse en commençant, je vous demanderai quelque chose. Quand vous rentrerez ici, mes jeunes Coteries, il vous faudra penser que c'est un honneur que l'on vous a fait. Et vous serez toujours bien proprement habillés. Il y a en bas de quoi vous laver les mains. Et dans notre compagnonnage, on dit : « Pas de chien sans collier. » Vous mettrez donc une cravate. Cette école n'est pas créée au bénéfice de notre entreprise mais au bénéfice de la corporation et du compagnonnage. Souvenez-vous en ! La preuve tous les apprentis du canton peuvent s'y faire inscrire. Et tous les élèves qui auront terminé leur apprentissage dans notre maison devront aller travailler ailleurs et faire leur tour de France, si possible.

« Par conséquent, il vous faudra respecter le règlement de l'école. Cinq soirs, par semaine, vous devrez être présents. Nous n'acceptons qu'une seule excuse d'absence, la maladie. Il n'y aura aucune limite d'âge pour fréquenter nos cours professionnels. Mais il est indispensable que chaque élève travaille effectivement dans une entreprise de notre métier.

« Ceux qui ne pourront pas se plier à cette discipline sont priés de nous le dire immédiatement. En revanche, nous autres, compagnons des Devoirs du tour de France, nous prenons l'engagement d'honneur de vous apprendre tout ce qu'il nous sera possible. Etes-vous d'accord ? »

Tout le monde ayant promis, Noble Cœur dit alors d'une voix pleine de feu ces quelques paroles : « Mes jeunes ouvriers, je vous dois quelques explications concernant notre société : c'est la plus ancienne de toutes les associations ouvrières existant dans le monde. Et le compagnonnage est un mouvement purement français. Il est sorti de la tradition des constructeurs d'églises et de châteaux, tout en haut du Moyen Age. Son rôle a toujours été de bâtir et de bien bâtir.

« Pour bien bâtir, il existe une science qui remonte au temps où les Grecs et les Egyptiens édifièrent les fameux monuments de l'Antiquité. Cette science se nomme : la géométrie. Les compagnons des Devoirs vous apprendront la géométrie ouvrière qui est la base même de notre métier. Les grands architectes qui dirigèrent la construction des belles cathédrales étaient eux-mêmes membres du compagnonnage. Ils ne se contentaient pas d'enseigner la science géométrique aux ouvriers. Ils leur apprenaient aussi la bonté, l'honnêteté, le courage. Et les compagnons des Devoirs furent toujours ainsi. C'est pourquoi il n'y a place dans les rangs des Devoirants que pour ceux qui veulent être des hommes. Plus tard, si vous en êtes dignes, les compagnons vous feront entrer dans leur temple. Un temple mystérieux et fermé. Ne le cherchez pas, vous ne le trouveriez pas. Les ouvriers s'aiment comme des frères dès qu'ils en ont franchi le seuil. Et dans ce temple du travail, les compagnons trouvent le privilège de s'élever au contact des anciens qui leur transmettent l'histoire des Devoirs et la légende des grands maîtres.

« Travaillez, jeunes amis. Développez vos esprits et vos bras ! Un jour vous porterez la canne des compagnons : c'est l'épée des chevaliers du travail. Mais il faut avant, que vous en soyez dignes. »

Et l'école commença. Rousse s'y emploie avec autant de zèle que dans sa propre entreprise. Pas un jour, il ne manque à sa parole. Et les soucis de son travail ne l'ont jamais arrêté, les soirs d'hiver, quand la nuit tombe de bonne heure. Il dessine avec eux. « Avez-vous vu dessiner Rousse, docteur ? »

— Vous plaisantez ? C'est moi qui possède son chef-d'œuvre de compagnon.

— Eh bien, docteur, ce que cet homme-là obtient des petits campagnards de la vallée est étonnant ! Et, de plus, il leur ouvre l'esprit qui n'a plus, dès lors, qu'à cheminer ses possibilités. Les apprentis de Beaujeu ne jurent que par lui.

Mais Ramon était lui-même conquis par le sens réaliste du maître-charpentier. Un jour, Rousse était allé s'asseoir à la table de l'instituteur avec son fils Roland. M^me^ Ramon et leur fille Madeleine leur donnaient une hospitalité de gracieuse courtoisie comme les dames de notre pays savent encore le faire. Et dans les longues conversations qui suivaient, l'instituteur piquait souvent des banderilles politiques mais Jean-Baptiste affirmait toujours sa doctrine : organiser le travail par petits groupes.

— Le problème d'aujourd'hui, c'est le nombre. Il faut donc éparpiller les hommes. C'est le seul moyen de faire participer les gens de la base au contrat social moderne. Tenez, ici au Douron, si l'on voulait appuyer ma petite expérience, la vallée pourrait devenir prospère. J'en suis maintenant certain ! Demain matin, deux jeunes compagnons arrivent de Bordeaux pour travailler chez moi. Un Tourangeau et un Alsacien ! L'Alsacien a vingt-six ans et pas de famille. S'il est d'accord, je le garde à Beaujeu. Il s'inscrira à la Chambre des Métiers et fera partie des artisans associés... Notre vallée a du bois, du bon bois de construction ! Il serait possible d'y installer un second groupe d'artisans qui fabriquerait des maisons en bois, par exemple.

— Je ne sais si vous aurez bien du succès avec des maisons en bois ! Les Français... vous savez...

— Les Français ne connaissent pas la maison en bois. Par contre, ils connaissent le camembert et le beaujolais. Chaque pays a ses spécialités ! Des continents entiers habitent dans ce type de maisons surtout dans les pays froids. Un atelier de l'importance du nôtre peut sortir deux maisons terminées par semaine. On pourrait en construire des centaines dans les vallées perdues et autour des centres urbains touchés par la crise du logement. Dites-moi Ramon, un collectiviste n'apprécie guère l'accès à la propriété pour la classe ouvrière, n'est-ce pas ?

— Oh ! Vous savez, je ne suis collectiviste que d'idée. Et ce qui est vrai, je ne le nierai pas par partisannerie ! Un ministre disait récemment : « L'accès à la propriété, c'est un recul social », mais ne donnait pas d'autre explication. Ce ministre était Français et ne savait pas qu'un de ses confrères étrangers avait avancé : « On est prolétaire ou propriétaire. » L'un ou l'autre ! Et qu'un syndicaliste également étranger prétendait que celui qui ne possède pas une parcelle de terre dans sa patrie n'en est citoyen qu'à demi.

« Je n'ai jamais pensé que le civisme soit une question de propriété bâtie, mon cher Rousse. »

— Moi, je l'ai toujours cru ! Et ce qu'on nomme l'égoïsme bourgeois pourrait bien être quelque chose comme : « Quand le ratelier est garni, le cheval est heureux dans son box ! » Il est vrai que le home individuel

correspond dans mon esprit, et dans les faits, à une meilleure répartition des populations. La maison à chaque ouvrier postule la décentralisation industrielle qui redonnerait à la France son dynamisme d'autrefois, par l'utilisation de tout son potentiel territorial. Ces bagnoles qui encombrent Paris et les grandes villes nous pourrions en absorber quelques-unes dans la vallée du Douron. Et il y en a, des vallées perdues, dans le pays, qui ne demanderaient qu'à payer l'impôt sur le chiffre d'affaires !

— A propos, je dois vous dire, en confidence, que Forestier, le banquier de Bagnères, s'intéresse à vos travaux. II est venu par ici pour avoir des renseignements. Et je pense qu'avec certaines garanties, vous pourriez obtenir des crédits d'extension. Je l'ai entendu qui s'expliquait avec l'un de vos fournisseurs. Pas d'impayés, les échéances sûres... Et puis la signature du docteur Lourquès, c'est encore une bonne chose... Il a les reins solides, le Pharaon.

— Je vous remercie du renseignement ! Et j'userai de ce crédit dès que j'aurai résorbé mon premier emprunt.

Dès le lendemain matin les deux arrivants étaient au moulin.

— Alors, les gars, dit Jean-Baptiste, le pays ne vous a pas paru trop éloigné ?

— C'est beau par ici, dit le plus grand des deux, un rouquin à la figure ouverte.

— C'est toi l'Alsacien ?

— Oui. J'suis de Mulhouse.

— Tu vas te marier, à ce qu'on m'a dit ?

— Vous êtes bien renseigné, la Coterie ! Pour l'instant, je suis encore trimard. Je voulais m'installer à Paris... Pas moyen de trouver à se loger ! Alors, je refais le tour de France à l'envers jusqu'à ce que je trouve un logis. On m'a dit qu'à Toulouse, peut-être...

Les deux gars se mirent au labeur et le Nantais qui les dirigeait vint au bout d'une heure trouver « Noble Cœur » à l'autre bout du chantier.

— Qui a dit qu'y avait plus de compagnons ? Viens donc voir un peu l'Alsacien ! Encore un avaleur de sabres. Ça ce sont des compagnons ! Des vrais.

— Tu n'as qu'à lui montrer la troisième maison sur la droite, de ton côté, celle dont le panneau supérieur de la porte d'entrée a sauté à force de baguenauder avec le vent. Il la retapera, chauffage central... A la noce ! Et voilà un citoyen de plus pour la « Vallée Perdue ».

— Hein ? Tu veux le faire rester ici, Noble Cœur ?

— Il doit se marier ! S'il veut rester, dis-lui qu'il reste, mais enfin, Nantais, oui ou non, vas-tu m'aider à repeupler le pays ?

Et le Nantais, qui rigolait de toute sa gueule, s'en alla dire à Roland :

— Le notaire va augmenter ses prix, si ça continue ! Paraît que l'Alsacien va occuper une maison de mieux ! A propos, tu sais son nom de Devoir à l'Alsacien ? Comment ?

— Saxon la Toison d'Or.

— Eh ! Saxon ! Y a le singe qui m'a dit de te montrer ton gourbi. Tu peux y amener ta femme et tes enfants quand tu voudras, qu'il a dit, Noble Cœur.

— Moi ? Je ne suis pas encore marié !

— Enfin ! La voilà ta maison.

Deux jours plus tard, un homme d'un âge avancé vint encore voir Rousse.

— C'est pour mon gendre qui est un très bon ouvrier menuisier dans le Magnoac. Il n'y a là que de la bricole ! II a entendu parler de vous : il aimerait venir ici.

— Qu'il vienne me voir ! Je passerai chez le notaire demain matin, pour m'entendre avec lui sur le lot du bas du village. Les maisons sont en bien mauvais état par là et je crois qu'il pourrait en faire un prix en bloc. J'achèterai le village à tempérament.

*
* *

L'eau qui descendait si agréablement de tous les talus de Beaujeu en petits ruisseaux argentés, à toutes les époques de l'année, paraissait plus ardente qu'à l'ordinaire, moins limpide aussi, en ce mois de mai 1951. La neige avait fondu si vite aux flancs du Néouvielle que les couleurs de l'horizon étaient passées du blanc au mauve en un rien de temps. Et puis il avait plu sans trêve trois jours de suite ; l'eau descendait de chaque ravine comme autant de cascades ; une nuit Jean-Baptiste, couché dans le moulin fut réveillé par des coups sourds, à travers un grondement rauque. Il se leva et mettant pied sur le sol, il eut de l'eau jusqu'à la cheville. « Nantais ! cria-t-il en ouvrant la porte. Ohé ! Nantais... »

La pluie continuait à tomber et les bords du ruisseau qui formait un bassin très large, ordinairement, juste en face des ateliers, ne se distinguaient pas ; sur les surfaces du sol, il n'y avait plus qu'une eau bourbeuse et les berges de la rivière avaient disparu. De l'eau, jusqu'au genou. Le Nantais apparut : « Elle a monté, tout d'un coup ! Faudrait déboulonner les moteurs ! Seront inondés ! Appelle donc les autres au fond du moulin ! »

En pataugeant, Jean-Baptiste marcha jusqu'à l'atelier, ouvrit la porte. Il voulut allumer l'électricité. Pas de jus ! Et la pluie qui tombait à pleins seaux.

Le ruisseau montait presque à vue d'œil, entraînant des flots boueux, qui frappaient à coups de bélier contre les murs du moulin. Il parvint à mettre sa camionnette en marche dans l'obscurité et dit à Roland qui venait de paraître : « Emmène les femmes au bourg ; j'ai l'impression que ça va monter encore ! Nous avons fait une ânerie en mettant les moteurs au sol. Seront noyés ! Faudrait dégager les bois ! »

Il parvint à passer le pont avec sa voiture et le Nantais derrière lui conduisait un autre véhicule plus lourd. Déformé par les eaux qui le poussaient de bas en haut le pont s'affaissa brusquement au passage du camion qui piqua son nez au fond du ruisseau et s'y fixa.

L'eau avait immergé tout l'avant du véhicule et le moteur noyé s'était arrêté net.

Les hommes n'essayèrent même pas de l'enlever de là, dans la nuit noire ; et n'osant pas engager la camionnette sur le chemin en contrebas, où l'eau atteignait plus d'un mètre, ils l'arrêtèrent contre l'un des peupliers de la berge.

« Emmenez donc les femmes, bon Dieu !... criait Rousse dans la nuit ! L'eau monte. On peut même plus entrer dans le chantier. »

Aidé de l'Alsacien et de Gibon, il voulut entrer tout de même, pour protéger les matériaux ouvragés, prêts au montage au pied des machines.

Il y avait là quatre-vingts étages d'escaliers à peu près terminés que l'on devait poser aux environs de Toulouse dans les jours qui suivaient. C'est rageant, des trucs pareils !

« Tout ça sera noyé, peut-être perdu », rugit Jean-Baptiste. Et de sa force herculéenne, il parvint à casser la porte bloquée de l'intérieur. On ne voyait rien. Ils entrèrent tout de même. L'Alsacien marchait près de lui. Des bois flottaient en se choquant qu'il fallait écarter pour avancer dans le clapotement funèbre.

— Attention, la fosse aux copeaux est là, à gauche ! fit Gibon. N'avance plus, Saxon !

— Il faut foutre le camp de là, dit Jean-Baptiste. L'eau continue à monter. Où es-tu, Saxon ?

— Saxon ! hurla Gibon à nouveau. Il est entré avec nous, je l'ai touché près de la porte. D'ailleurs, il m'a parlé. Saxon !

Personne ne répondit et l'eau tourbillonnait en entraînant les bois.

— Pourvu qu'il ne soit pas tombé dans la fosse. Ohé, Saxon !

« Noble Cœur » arracha sa veste de velours et se mit à nager. Il ne la trouvait pas, cette fosse cimentée à pente inclinée où les compagnons entassaient les chutes de bois ; il se heurta à la scie et s'orienta enfin. La fosse était là tout près, il s'y laissa glisser et tout de suite accrocha le « largeot » de l'Alsacien qui se débattait noyé à demi. Il le tira jusqu'au haut de la fosse. « Viens m'aider, Nantais, le Saxon a perdu pied. »

« Noble Cœur » le chargea sur ses épaules et sortit du chantier. L'eau avait encore monté. Il était glacé par cette neige fondue, mais atteignit la maison de Gibon surélevée d'un étage et monta l'escalier et jeta l'homme sur un lit. « Ouf ! Allume donc une lampe ! » Pendant ce temps, Jean-Baptiste avait dévêtu l'Alsacien puis le posa sur le parquet en lui faisant des tractions. L'autre hoquetait, mais Rousse ne lui laissait aucun répit. Enfin il dégorgea de l'eau avec des réactions pulmonaires désagréables. On le remit debout et Gibon le frictionna énergiquement.

— Alors ? t'as pris un bain, la Coterie ?

Jean-Baptiste le chargea encore sur ses épaules et recommença sa marche dans l'eau :

— Les autres sont partis hein ?

— Oui ! Roland les a amenés.

Ils marchèrent contre la colline boisée et bientôt retrouvèrent un sol boueux ; sous la pluie ils cheminèrent longtemps ainsi dans la nuit jusqu'au bourg. Ils frappèrent chez l'instituteur qui vint leur ouvrir la porte.

— Qu'y a-t-il donc, ami ? dit Ramon en voyant Jean-Baptiste. Un accident ?

— Il y a maintenant deux mètres d'eau dans le chantier, Une catastrophe ! C'est la chose à laquelle nous n'avions pas pensé ! Quelle poisse !

M^me^ Ramon alluma du feu. L'Alsacien se remettait, peu à peu, enveloppé dans une couverture. On lui donna du café et puis on le coucha ; de ce côté-là tout danger semblait écarté.

Une demi-heure plus tard, la colonie de Beaujeu au complet était réunie dans la cuisine de l'instituteur et « Noble Cœur », appuyé contre la vitre, regardait le jour se lever, sous une pluie qui tombait maintenant plus fine. Il ne disait rien ! Roland vint près de lui « Ne te fais pas trop de souci. Nous en mettrons un bon coup et nous remettrons le chantier en ordre. Puis nous installerons une digue ! »

Vers huit heures Rousse sortit de la maison et retourna à Beaujeu. L'eau avait entièrement envahi la vallée. En une nuit elle avait étendu ses surfaces liquides aussi loin que la vue pouvait porter. Il approcha du moulin, en empruntant les hauteurs environnantes. Il aperçut d'abord la camionnette que les flots avaient entraînée entre les maisons du village, mais le camion était entièrement recouvert. Son chantier était devenu une usine sous-marine.

Les bois entreposés sous le hangar, flottaient aux environs et l'eau continuait à déferler en vagues boueuses contre les parois de sa maison. « Noble Cœur » une nouvelle fois sentit le désespoir s'emparer de sa tête. Et rapidement se transformer en fureur comme le voulait sa nature.

Il cherchait la route de l'action. Combattre ! oui, il avait besoin à nouveau de cogner ! Même ça ! Se battre avec le sort qui ne l'épargnait pas.

Il arracha ses vêtements et se jeta à l'eau. Ça ne servait à rien, il le savait, mais il fallait qu'il soit au cœur du sinistre. Même noyé, son chantier c'était sa vie ! Il traversa la grande porte et nagea d'une machine à l'autre, comme si la satisfaction de les toucher, immergées mais présentes, suffisait à lui rendre sa sérénité. Il avait besoin de ne pas se désintéresser d'elles, les machines, ses outils qui participaient si étroitement à sa destinée. Ce camion qui n'était pas encore totalement payé, il songeait à lui, non dans un égoïste sentiment de propriétaire, mais parce qu'il était responsable de ses outils, comme au temps où les Compagnons lui avaient appris à les aimer !

Il s'habilla et rentra au bourg où l'attendait l'inspecteur des assurances.

— Je ferai pour le mieux, monsieur Rousse. Mais l'eau vous savez, c'est plus traître que le feu. Avec le feu lorsqu'il ne reste plus rien, le contrat joue à plein. Mais qui penserait à s'assurer contre les inondations ? Nous n'avions jamais vu cela dans le pays. La rivière grossissait chaque année, mais là, dans une nuit, si brutalement, non, jamais nous n'avions vu cela.

— Avec moi, tout est brutal ! dit « Noble Cœur ». J'avais pris des précautions contre le feu et c'est l'eau qui m'a trahi !

— On dit que ces travaux que l'on fait dans la montagne ont perturbé la nature. Autrefois les eaux du lac allaient alimenter l'autre versant, du côté du lit de la Garonne. Mais aujourd'hui, le trop-plein des lacs est dirigé dans les galeries de rocher, vers des vallées nouvelles. Et quand la neige fond trop vite les ruisseaux ne peuvent tout absorber. Ça déborde ! Nous sommes aux premières loges, ici ! Dans une semaine tout ça n'y paraîtra plus, monsieur Rousse, malheureusement, notre contrat d'assurances ne prévoit pas de pareilles crues.

Rousse sortit et s'en fut trouver le Pharaon avec lequel il resta près d'une semaine désemparé, privé de courage, passant son temps en des silences sombres et pesants.

— Après ce coup-là, disait-il, les gars ne resteront pas à Beaujeu !

Tant d'efforts ruinés en une nuit. C'était trop de malchance. Que pouvait lui dire le docteur ?

— Ne t'inquiète donc pas pour tes échéances. Tu as remboursé mon premier prêt ! Je t'aiderai à nouveau et tu auras maintenant l'expérience de l'eau. Rappelle-toi donc, Noble Cœur, je te déconseillai de t'installer dans la vallée perdue ! Et pourtant tu avais raison ! Je le sais aujourd'hui que les hommes doivent animer de leur courage tous les coins de notre

terre, même les plus pauvres, c'est toi qui me l'as prouvé ! Tu as créé du bonheur dans le désert du Douron.

— Les gars ne resteront pas avec moi à Beaujeu, docteur ! Je les ai fait souffrir pour créer notre entreprise, et ils n'en ont pas encore retiré de profit. Il faudrait repartir à zéro ! N'auront pas ce courage les gars ! Moi non plus s'ils ne sont pas auprès de moi. Ça tue l'idéal, les efforts anéantis. Ça vous ramollit les hommes !

Dans la vallée, l'eau baissa aussi rapidement qu'elle avait jailli de la montagne, laissant sur les berges une boue limoneuse noire comme suie. Le Nantais et Roland, armés de pelles et de balais commencèrent le nettoyage de leur atelier aidés de toute la communauté.

« Cette dégueulasserie me dégoûte », hurlait Gibon, lui aussi en rage. Roland ne parlait pas. Un mécano d'Arreau vint remettre la camionnette en état. Le moteur bien nettoyé partit du premier coup. Simplement vêtus d'un slip, la chaleur étant revenue et munis d'un long tuyau d'arrosage, les charpentiers de Beaujeu commencèrent à décrasser leur chantier, trois jours durant, ils extirpèrent la gangue noire à grands jets d'arrosage avec des éponges et des serpillières, les femmes elles aussi se mirent à nettoyer, à sécher, à ratisser. On répandit du gravier sur le sol extérieur. Jean-Baptiste n'était pas revenu et les hommes s'attelèrent à démonter les machines, pièce à pièce, à les graisser et à les remettre à leur place.

— Dans le fond, le bâtiment a tenu le coup. A part les bois des escaliers qui ne sont d'ailleurs pas tous perdus, les dégâts seront moindres que je ne pensais, disait Gibon.

— Voici du renfort les Coteries ! cria du bout du chemin une voix joyeuse.

L'immense Saxon dit la Toison d'Or, entrait au moulin accompagné de quatre jeunes compagnons. Après sa noyade manquée, il était parti vers Toulouse où il avait demandé de l'aide pour « Noble Cœur » et ses amis. Et le code de fraternité, cette fois encore, avait joué.

— Voulez-vous faire de la mécanique mes gars ?

Et tout le monde se mit à l'œuvre, si bien que le Pharaon emmenant avec lui « Noble Cœur » pénétra dans un lieu presque en état d'activité.

Rousse n'en revenait pas. Les gars avaient même commencé à repeindre l'atelier et les bois rangés en position de séchage avaient été récupérés et reclassés.

— Alors ? patron, qu'en pensez-vous ? dit le Pharaon, riant aux éclats !

Tout le monde était autour d'eux. On alla boire le café chez Catherine.

— Hein ! Qu'en penses-tu, Noble Cœur ? Tu croyais que nous allions foutre le camp encore cette fois ? disait le Nantais. On est trop nombreux maintenant nous autres ! Allez ! au travail toi aussi. Donne des ordres et vite !

Sans dire un mot, mais éperdu de reconnaissance, il enleva sa veste et se mit à poser ses nouvelles perspectives.

Un mois plus tard, l'entreprise rationnelle tournait à nouveau au rythme productif d'une équipe enthousiaste. Le mauvais sort était à nouveau conjuré et « Noble Cœur » avait retrouvé sa sérénité.

Chapitre XVII

C'est le mardi de Pâques de l'an 1953 que Roland épousa Madeleine, la fille de Ramon l'instituteur. On fit la noce au moulin de Beaujeu. Une de ces noces d'autrefois, du temps où les Français s'aimaient dans les villages fleuris de lilas, quand les métiers accrochés au cycle des saisons entraînaient les hommes un par un au rythme des métiers.

Tous les amis de « Noble Cœur », les vingt-trois compagnons qui composaient l'Association Artisanale avec leurs femmes et leurs enfants. Et Nantais la Confiance était le témoin du marié.

C'était la première noce depuis que Beaujeu revenait à la surface de la vie. Car le hameau comprenait maintenant trente-huit habitants. Et le plus ancien avait quarante-sept ans. Il se nommait Rousse, Jean-Baptiste. En trois ans de travail, le compagnonnage avait refait le sang du hameau. Et la communauté artisanale s'agrandissait chaque année, régulièrement. Non plus seulement avec l'apport extérieur. On avait décidé de ne plus recevoir de nouveaux ouvriers, à part les itinérants du compagnonnage qui venaient régulièrement apporter leur part d'énergie à l'entreprise. Et M^{me} Gibon avait été admise officiellement Mère des Compagnons.

Une douzaine de nouveau-nés se partageaient la sollicitude des adultes. Et Jean-Baptiste avait commencé les dessins de la maison d'école que l'on construirait bientôt à Beaujeu. La vie sortait de toutes les fenêtres ouvertes sur la rue principale, avec des cris d'enfants et l'odeur des roses qui recommençaient à fleurir devant les maisons. Des volailles traversaient la chaussée en piaillant, et là-haut, au droit de la pièce d'eau du moulin, deux grands camions se relayaient au chargement des éléments fabriqués dans l'entreprise.

« Noble Cœur » avait éprouvé certain jour une joie sans pareille : le notaire lui avait écrit un petit mot pour l'informer que l'une des sept fermes du hameau venait d'être rachetée par un fils de paysan de la contrée. Il alla voir l'homme et le questionna.

— Nous sommes quatre garçons et je suis le dernier de ma famille. Alors j'ai demandé ma part et je viens d'acheter à Beaujeu. On m'a dit que la terre a repris de la valeur dans le hameau ! Alors, ici ou ailleurs... je n'ai pas payé cher... Quatre hectares à labourer... J'ai trois enfants et l'aîné a douze ans.

Jean-Baptiste avait mis deux ouvriers pendant une semaine à réparer la maison du paysan et tout de suite l'homme s'était adapté.

— Il tiendra le coup ! Parle de se procurer un tracteur.

Il y avait eu aussi la question fiscale. La quatrième année ! Un gars à serviette de cuir était venu en voiture. Jean-Baptiste était absent. Alors Roland lui avait expliqué le fonctionnement de l'entreprise :

— Nous sommes juxtaposés. Tous artisans fiscaux. Et nous faisons soixante-quinze millions de chiffre d'affaires.

— Vous n'avez pas de comptabilité ?

— Oh ! Si. Notre comptable est monsieur Berrens, qui remplit nos états. Et mon père signe les chèques. Il a une procuration de tous ses associés.

Roland téléphona et Berrens arriva deux heures plus tard avec ses livres. L'homme resta cinq jours, vérifia des comptes, fit des inventaires puis dit à Rousse :

— Votre système d'exploitation n'est pas orthodoxe.

— Je le sais ! Les papiers, moi, vous savez...

— Eh oui ! Mais il faut tout de même payer l'impôt. Et pour cela il faut des papiers. Alors je vais vous demander de tenir des livres quotidiens un peu plus explicites.

— Avant de discuter cette opportunité, daignez considérer que si vous pouvez aujourd'hui faire ici un contrôle fiscal, c'est que des hommes indépendants ont travaillé à revitaliser ce désert ! Entendez-vous avec notre comptable, moi, je suis occupé à mon métier. Excusez-moi pour l'instant.

Il sortit, laissant l'autre ahuri !

— C'est dommage qu'un homme aussi entreprenant soit bien mal organisé ! Il faudrait ici deux employés de bureau ! Vous devriez lui en parler.

— Je l'ai déjà fait.

— Ah ! Et qu'a-t-il dit ?

— Il m'a répondu que dans sa famille, on n'était pas assez riche pour nourrir des aristocrates.

— C'est un original ! Enfin, pourvu qu'il soit en règle avec le fisc !

— Il est aussi en règle avec sa conscience.

*
* *

— Ainsi, disait le Pharaon, tu es décidé à laisser à ton fils la direction de l'entreprise ?

— Pas par droit d'hérédité, docteur. Le garçon est plein d'autorité et ses camarades ont en lui la plus entière confiance.

— Ce n'est pas ce que je veux dire ! Tu me fais toujours trembler d'angoisse ! Je veux dire : maintenant que ton chantier est en route, et que les regards se portent sur cette vallée surgie du néant, tu veux abandonner ton œuvre à demi achevée ?

— Chaque homme a ses affectations, docteur. Il y a ceux qui ébauchent et ceux qui finissent. Et puis, je veux voir d'autres vallées et savoir, avant de mourir, comment vivaient les hommes aux jours d'autrefois. C'est mon idée fixe.

— Comment vivaient les hommes ? Et pour cette hérésie, tu quitteras la sincère affection que te donnent ici tes amis et tes frères.

— Ici ! Je reviendrai, docteur Lourquès. Mais je dois encore beaucoup au vieux compagnonnage et je veux lui rendre tout ce qu'il m'a donné.

— Ma parole ! Le compagnonnage est une religion pour vous autres ! Il finira par te tuer, avec son fanatisme.

— Plus qu'une religion, puisque ses rites se renouvellent chaque jour dans nos travaux. Ce qui vous étonne en nous, c'est que nous prenons toujours à la lettre les paroles les plus évasives. Ceci est la conséquence de notre initiation. Le compagnonnage est autre chose qu'une simple charte du travail. C'est un engagement formel.

— Dis-moi, Noble Cœur, nous nous connaissons depuis si longtemps tous les deux : tu es un croyant mais pas du type bigotin. On peut causer. J'ai remarqué que votre blason contenait quatre lettres et tu n'as jamais voulu m'en donner la signification.

— Elles furent écrites souvent dans les livres, ces lettres et mille fois expliquées. Cherchez, docteur ! Vous les trouverez ! Tenez, Jésus, sur sa croix a lui aussi des lettres et si vous fouillez dans les écritures, on vous en dira le sens. I.N.R.I., Jésus de Nazareth, roi des Juifs ! C'est la devise du Christ. La devise gnostique lui donne une autre signification : *Igne Natura Renovatur Integra.* C'est par le feu que la nature se renouvelle.

Et Rousse se mit à rire de cette déclaration à prétention initiatique.

— J'ai lu ça dans une vague revue, c'est très drôle ! Le feu qui détruit tout renouvelle la nature ! Le feu moderne s'appelle électricité. Dans les quatre lettres du compagnonnage il y a peut-être aussi un sens ésotérique caché !

« Les fondateurs de la religion du Dieu unique ont présenté un Christ à la foule. Et la foule l'a admiré, le regarde encore, attendrie ou hostile. Certains la conservaient mollement, cette religion, avec des gestes las, en souhaitant qu'elle dure au moins autant qu'eux.

« Les autres ne songent qu'à la détruire sans savoir ce qu'ils mettront à la place !

« Les fondateurs de la religion compagnonique ont éliminé la grande foule et notre temple est ouvert aux simples, fermé aux compliqués. « Heureux les simples d'esprit ! » C'est nous, docteur, les simples en esprit. Et je ne vous ferai pas l'affront d'expliquer que c'est notre simplicité qui procède de l'esprit naturel des choses. « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre », disait-on devant les écoles de Platon. Et le compas, c'est l'outil du géomètre. Compasnion, nul n'entre en Cayenne s'il ne connaît la géométrie de l'âme.

« Nous avons aussi nos écritures sacrées ! Nos ancêtres les ont inscrites dans la pierre à côté des mythes antiques qui voilent les secrets divins. Mais ce qui rend notre mystère plus impénétrable, c'est l'absence presque totale de traces du passé pour qui ne sait pas lire ailleurs que dans les livres. Chaque génération de Devoirants a eu ses aventures, ses passions, ses luttes. Mais, toujours, le vieux rite venait anéantir les souvenirs. Chaque année, à l'Ascension, à Saint-Joseph, à la Sainte-Anne, les Devoirants se rassemblaient, dans le secret, et brûlaient leurs archives. Toutes les archives furent anéanties jusqu'à la Révolution française : les parchemins d'état-civil ayant appartenu aux compagnons décédés dont on n'avait pu assurer la sépulture selon le rite ; les procès-verbaux des assemblées clandestines, lorsqu'on décidait les ostracismes et les « interdits » des villes. Nulle trace ne doit demeurer ; les cendres étaient mélangées au vin chaud et le vin se buvait à la ronde dans la marmite du Rouleur.

« Mais ce que nous appelons la légende prend ses racines en pleine vérité dans la méthode de propagation de l'histoire. Les anciens transmettaient les nouvelles aux plus jeunes qui les gardaient dans leur tête, la vie durant et la transmettaient aux générations futures.

« Le mois dernier, j'ai reçu, ici même, une lettre qui arrivait de Gaillac, dans le Tarn. Le signataire en était un ancien charpentier qui a près de 87 ans : Ribert dit Quercy l'Enfant du Progrès. Il me demandait d'aller le voir, aux jour et date qu'il m'indiquait, pour recevoir dans l'intérêt supérieur du compagnonnage, la « transmission du Chiffre ». J'avais entendu nos anciens, au temps de mon tour de France, qui parlaient du chiffre avec un grand respect. On disait, en parlant d'une famille qui avait donné de nombreux membres au compagnonnage ou bien une Mère : « Ils ont le Chiffre du Devoir ». A Paris, Champagne la Franchise, dont l'épouse a été longtemps Mère des charpentiers à La Villette, possède le certificat du tour de France de son trisaïeul. Sa famille fournit plusieurs dizaines de compagnons initiés et le dernier fait actuellement son tour de France en compagnie de l'arrière-petit-fils de

l'Angevin qui leva la flèche de Notre-Dame. Vous comprenez, sans doute, la force d'une trame aussi consistante dans une entreprise humaine. »

— Ceci ressemble un peu à certaines traditions de la magistrature et de la marine, dit le Pharaon. Ça les dépasse même !

— A l'heure dite, je me rendis chez le père Ribert, à Gaillac et j'eus l'agréable surprise d'y trouver d'autres compagnons qui m'avaient précédé. Quercy l'Enfant du Progrès, malgré son grand âge, était debout et lorsqu'il s'approcha de moi pour l'accolade, sa tête entière dépassait la mienne. Ses mains décharnées tremblaient comme celles d'un enfant éprouvant une vive émotion : « Maintenant, assieds-toi, Noble Cœur ! Vous êtes au complet. » Il s'assit lui-même au bout de la table et versa du vin dans les verres d'une manière qui n'échappa à aucun d'entre nous. Il nous regardait fixement, les uns après les autres, sans prononcer la moindre parole. Et aucun des sept compagnons ne le quittait des yeux. Il y avait là :

— « Champagne la Franchise », maître-charpentier à Pantin, près de Paris, compagnon de Soubise.

— « Mâconnais l'Ami des Arts », maître-charpentier à Villejuif, près de Paris, compagnon de Salomon.

— « Tourangeau l'Ami du Trait », maître-charpentier à Bourgueil, en Touraine, compagnon de Soubise.

— « Montauban le Soutien de Salomon », maître-charpentier à Montauban, compagnon de Salomon.

— « Quercy, l'Ami du Trait », maître-charpentier à Toulouse, compagnon de Soubise.

— « Parisien la Fidélité », maître-charpentier à Montreuil, près de Paris.

« Et votre serviteur dit : « Bigourdan Noble Cœur », maître-charpentier à Beaujeu, dans la vallée perdue.

« Je remarquai que les sept hommes rassemblés autour du vieux Quercy devaient avoir le même âge, à quelques mois près, qu'ils étaient tous compagnons finis et qu'aucun d'entre eux n'avait moins de vingt années de compagnonnage.

« — Mes Coteries, dit Quercy la Fidélité, je vous demanderai de mettre votre couleur.

« Et chacun de nous, sans même avoir été averti qu'il y aurait un cérémonial quelconque, se vêtit de pourpre. L'ancêtre lui aussi, avait entouré son épaule d'un ruban rouge, dont l'usure disait qu'il avait servi souvent et longtemps.

« — Mes compagnons, dit-il, d'une voix brisée par l'âge, je fus reçu compagnon du Devoir de Liberté à Bordeaux, à la saint Pierre 1887.

J'avais 21 ans. J'ai accompli mon tour de France à l'époque des dernières luttes sérieuses entre les deux Devoirs de la charpenterie et après mon trimard, je vins m'établir ici. Mais je n'abandonnai jamais ma société avec laquelle je suis toujours en règle. En 1908, je reçus une lettre comme celle que vous avez reçue vous-mêmes. J'étais convoqué à Châteauroux, chez l'un de mes frères en Devoir qui se nommait Guépin l'Artiste. Il était âgé de 83 ans et devait mourir l'an qui suivit, en 1909. J'arrivai à Châteauroux le 15 mars 1908 et je trouvai chez le Guépin le même nombre de compagnons que vous voyez ici. Sept. Tel est le chiffre. Ils venaient de diverses Cayennes de notre tour de France et comme vous tous, étaient finis et portaient au moins vingt ans de compagnonnage. Malgré son âge, Guépin restait un homme énergique et les explications qu'il nous donna furent si claires qu'elles ne sortirent jamais de ma mémoire. Les compagnons qui se trouvaient là, à mes côtés, sont tous morts aujourd'hui. Le dernier a été mis en terre voici quatorze jours, en Cayenne de Nantes. Et c'est pourquoi, dernier dépositaire de la « Tradition du Chiffre », je vous ai convoqués pour vous transmettre et renouveler le message des anciens compagnons que je reçus de la bouche du Guépin lequel l'avait lui-même reçu, quarante années plus tôt, dans les mêmes conditions. Avez-vous jamais entendu parler du Chiffre, mes Frères ?

« Mâconnais l'Ami des Arts, expliqua qu'il avait ouï dire, dans sa famille, que son arrière grand-père était membre de la Tradition du Chiffre.

« — C'est exact, dit le vieux Quercy, il faisait partie des sept compagnons qui partagèrent le Chiffre avec le Guépin qui me le transmit. Et ton arrière grand-père, qui se nommait Bourguignon la Branche de Compas, est mort le cinquième.

« Mes compagnons, la Tradition du Chiffre, des compagnons charpentiers, remonte plus haut que la date affectée à l'affaire des tours d'Orléans où se brisa, dit-on, l'Unité du Devoir.

« — On dit que la scission d'Orléans est de 1401, dit alors Montauban le Soutien de Salomon.

« — On a tort de le soutenir, la Coterie. Cette date de 1401 a été répandue sur le tour de France après que Perdiguier eût écrit son *Livre du Compagnonnage* en 1839, d'après des rumeurs disant que les compagnons teinturiers auraient possédé un document de cette époque. En 1401, on ne construisait pas de tours à la cathédrale d'Orléans. Un siècle plus tôt, par contre, le chantier était ouvert. En 1278, l'église de Sainte-Croix s'était écroulée. Dès 1287, le maître d'œuvre, Robert de Courtenay, entreprit les travaux de reconstruction qui se poursuivirent jusqu'au 13 novembre 1329, date de l'inauguration de la nouvelle

cathédrale. Par conséquent, en 1314, année de l'exécution de Jacques de Molay, dernier grand maître des Chevaliers du Temple, les compagnons étaient sur les échafaudages et ils ont fort bien pu se mettre en grève comme l'indique la légende, après une brimade si brutale envers le « Devoir », qui était sorti des entrailles du Temple, pendant les Croisades. Et Maître Jacques de Molay devint la figure martyre des compagnons tailleurs de pierre. Certes les conjectures ne sont point des certitudes, mais le cadre général de l'action porte plus d'un cachet de vérité.

« — Oui, dit Toulousain l'Ami du Trait, le compagnonnage garde encore la meurtrissure de l'affaire d'Orléans. Car ce furent les corporations de la pierre qui se battirent là contre celles du bois, non pas les ouvriers d'une même corporation entre eux.

« Et le Toulousain, qui est un peu poète, nous déclama une part du récit : *Les tours inachevées,* que les compagnons aiment toujours à entendre :

A coups de besaiguë, de pince, de compas
Ces frères ennemis semèrent le trépas.
Jusqu'à la fin du jour, dans les rues de la ville,
On entendit les cris de cette lutte vile.
Gloire à notre Devoir ! Vive la Liberté !
Dans la Loire, à minuit, certains furent noyés.
En le cœur des plus doux la force des préceptes,
Animait la fureur contre tous les adeptes
Du Devoir opposé...
Soubise ta grande âme est-elle consolée ?
Près des tours d'Orléans, toujours inachevées
La légende nous dit qu'elle rôde parfois
Avec de longs sanglots qui nous glacent d'effroi.

« — Hélas ! Mes frères, le Chiffre a été perdu à maintes reprises, en particulier pendant les guerres et les révolutions.

« Et le Quercy reprit, avec une grande énergie, comme l'avait fait Guépin, son initiateur : « Jusqu'au dernier d'entre vous sept, vous conserverez le Chiffre ! Chaque fois que deux d'entre vous auront disparu, les survivants se rassembleront pour adapter le Chiffre aux événements les plus récents. Lorsque vous resterez à trois, ce sera votre dernière réunion et le dernier des trois comme je le fais en ce jour, convoquera sept compagnons finis et leur transmettra l'initiation du Chiffre, avant de mourir lui-même.

« — Vous avez remarqué, sans doute, que nous sommes ici huit compagnons, en me comptant moi-même. Quatre d'entre vous sont

membres du Devoir orthodoxe de Soubise et quatre autres sont passés par la filiation schismatique de 1804. Quatre Soubises ! Quatre Indiens !

« — Avant cette date du 16 floréal 1804, le Devoir des charpentiers n'avait jamais possédé qu'une seule branche qui descendait directement de l'Ordre du Temple et des Croisades. Sa tradition était pure et sans tache ! Ce jour-là, trente-neuf compagnons de la Cayenne de Paris entrèrent en lutte contre le Devoir de Soubise et fondèrent l'ordre des Indiens. Or, écoutez bien ceci ! En 1804, il restait trois compagnons en vie dans la Tradition du Chiffre. Deux d'entre eux restèrent fidèles à Soubise mais le troisième, nommé Christophe Gérard dit Champagne la Douceur, se fit Indien. Et c'est lui qui mourut le dernier, en 1823. Il appela donc pour leur donner la Tradition du Chiffre, sept compagnons Indiens et ces derniers la donnèrent à ceux qui m'ont précédé. Vous le voyez, mes frères, le Devoir du Père Soubise a été frustré pendant cent quarante-neuf ans, depuis 1804 jusqu'à 1953, de la direction spirituelle du compagnonnage puisque je suis moi-même compagnon Indien. Je vais donc la remettre entre vos mains et votre Devoir consistera plus tard, par votre choix et votre vigilance, à écarter toute équivoque de la vie du compagnonnage, dont l'unité a été reconstituée le 25 novembre 1945, par la fusion des Devoirs.

« Mais, comme ces choses-là sont fort compliquées, lorsque le dernier vivant d'entre vous sept décidera de convoquer le Chiffre nouveau, il devra savoir sans erreur possible, s'il existe encore des compagnons ayant été reçus avant la fusion de 1945, et, dans ce cas, l'un d'eux, quel que soit son âge et son rite, devra figurer dans le groupe des sept que le dernier d'entre vous désignera.

« — Avez-vous compris mes explications ?

« Tout le monde déclara avoir bien compris et Quercy la Sincérité, qui paraissait disposer d'une étonnante jeunesse, continua :

« — Avant la Révolulion française, le compagnonnage jouait un double rôle : il défendait les ouvriers contre les hommes et souvent contre les lois ; il assurait la liaison spirituelle entre les élites et la classe ouvrière chaque fois que le besoin s'en faisait sentir. Les charpentiers et les tailleurs de pierre, parce qu'ils étaient les plus nombreux et que leurs travaux les rassemblaient, jouèrent un rôle considérable dans la première moitié du XIX^e^ siècle pour préparer les voies d'un syndicalisme ouvrier qu'ils voulaient imprégner de leur puissante philosophie : « Commander, c'est savoir obéir. » « La Liberté, c'est l'obéissance au Devoir. » « Travailler sans penser, c'est une œuvre d'esclave. » « Les Droits souverains ne sont faits que de devoirs accomplis. » « Les vraies révolutions sont lentes et pacifiques. »

« Quand vinrent les grandes heures de la classe ouvrière, le compagnonnage parut souvent désorienté. Incapable de trouver sa voie ! Incapable de conduire les hommes.

« En 1843, on vit les Enfants du Père Soubise, privés de la mystérieuse autorité du Chiffre, s'enliser dans la grève, suivie d'arrestations et de procès, en voulant conquérir le droit de coalition et d'association que le compagnonnage réclamait depuis des siècles. En 1848, lorsque Perdiguier appela les trois cent mille travailleurs du tour de France à réaliser une Fédération compagnonique qui eut possédé à la fois les cadres d'organisation et l'influence indispensable à assurer la promotion sociale de la classe ouvrière dans la vie industrielle moderne, le Chiffre avait perdu sa puissance parce que tous ne pouvaient l'entendre. Et les représentants des travailleurs ne furent plus de vrais ouvriers mais des intellectuels opportunistes, enlisés dans les groupes politiques, préoccupés d'internationalisme prolétarien, ennemis de la tradition et quelquefois de la patrie par ignorance plus que par tactique. Le rêve d'Agricol Perdiguier était de fédérer le compagnonnage en préservant les rites de chaque métier. Seule la Tradition du Chiffre, qui conduisit notre navire à travers les récifs du Moyen Age, pouvait assurer l'unité des travailleurs et orienter leur pouvoir grandissant vers l'éducation généralisée, sans laquelle tout n'est qu'aventure. Il manqua le compagnonnage à M. Victor Hugo et à Perdiguier, le 2 décembre 1851 pour barrer la route à l'aventure bonapartiste qui engendra les haines européennes. Il manqua cinquante mille compagnons sur les barricades et l'appel du Chiffre à tous les Devoirs pour anéantir l'action des factieux de Napoléon le Petit.

« Car la puissance de notre occulte et suprême conseil avait été sapée par la scission de floréal. Le Chiffre n'avait plus le moyen de faire parvenir son message à tous les compagnons. Je souhaite, mes Frères, qu'il l'ait retrouvé aujourd'hui. C'est pour cela que je vous ai choisis...

*
* *

« Nous restâmes trois jours entiers à Gaillac et Quercy la Fidélité remplit fidèlement son mandat. L'intronisation se fit dans sa maison et la règle qui présida à son déroulement avait retrouvé son étrange et naïf protocole.

« En nous reconduisant, cet homme de grand âge nous fit ranger devant sa maison, tous les sept, comme ces commanderies qui « jadis furent du Temple » et, face au soleil couchant, leva sa main droite en un geste très large puis la ramena contre son cœur en disant : « A la gloire du compagnonnage ! Adieu, Frères ! » Et nous quitta.

« Sur un bas-relief du XIII^e siècle, deux personnages, dont l'un porte au cou un disque et l'autre une croix à branches égales, se donnent la main, curieusement. Le bas-relief est intitulé : « Les Gémeaux » et la main de l'homme de gauche, ouverte en présentant la paume, est tenue fermement par celui de droite. Symboles ! L'hermétisme et ses chimères. »

— Pourquoi donc le Zodiaque figuré sur la rose occidentale de Notre-Dame de Paris, commence-t-il au signe des Poissons, alors que tous les « kalendriers » et « Composts » de l'époque médiévale l'indiquaient au Bélier ? Pourquoi la Vierge du portail de Notre-Dame porte-t-elle au cœur de sa croix de pierre une rose sauvage que les gens d'église nomment un lys ?

« Pourquoi ? Réponds-moi, Noble Cœur, répétait le Pharaon, que ces questions et ces contradictions avaient toujours troublé. Le compagnonnage est-il pour quelque chose dans le pentagramme d'harmonie que l'on peut voir inversé sur la grande rose d'Amiens, si cher aux sociétés secrètes de l'ancien monde et dont le prince Matila Ghika a voulu faire l'arcane du Nombre d'Or ? »

— Je ne sais rien de tout cela, docteur ! Rien et je vous répète que nous n'apprenons que le Trait, chez les compagnons ! Rien que le Trait géométrique des constructeurs et l'Orient, qui est le respect du prochain.

— Ah ! Tu es énigmatique et sauvage, Noble Cœur ! Dis-moi donc, à moi seul, ton vieil ami de trente ans, pourquoi tu quittes, une fois encore, le pays et pourquoi tu abandonnes ton fils et ta communauté dans la vallée perdue, après l'avoir rendue à la vie ?

— Les hommes ne sont pas éternels ! Roland est aujourd'hui chef de famille et son père est un homme jeune encore. Les vallées renaîtront, docteur Lourquès, lorsque les hommes auront dépouillé leur manteau de vanité et de vices... dans le silence de la paix.

— Où t'en vas-tu, dis-moi, Noble Cœur ?

Ils étaient là, tous les deux, sur le quai de la gare à Bagnères-de-Bigorre et Jean-Baptiste portait sur son épaule le sac... l'éternel sac en peau de chèvre des trimards que chanta, il y a longtemps, longtemps, Vendôme la Clé des Cœurs, compagnon Blanchet-Chamoiseur :

En ce temps-là la chèvre la plus belle
Couvrait mon sac de poils longs et soyeux.
Mon poil usé ne fait plus d'envieux
Et mon vieux sac n'a plus qu'une bretelle.
Mes Amis, mon jonc se ternit, mes cheveux pâlissent, mes couleurs jaunissent
Mes amis, mon jonc se ternit et ma vieille gourde moisit !

— J'ai dix minutes, docteur Lourquès ! Et puis je prends le train. Ensuite je prendrai le bateau jusqu'en Amérique.

— En Amérique ?

— Ne me demandez pas ce que j'irai faire là-bas. Je vais vous le dire : je vais rechercher la trace des Français qui fondèrent les Chevaliers du travail (Knights of Labour) à Philadelphie, en 1724. Un de leurs descendants fut Engel, pendu avec les fameux martyrs de Chicago, qui ont légué le 1er mai aux travailleurs du monde entier. Il était Devoirant de la charpenterie et son arrière petit-fils a été fait compagnon en Cayenne de Paris à la Saint-Joseph dernière sous le nom de Parisien la Fermeté du Devoir. Avec ce que je sais maintenant du compagnonnage, il me paraît impossible que le « Grand Devoir » soit fermé, dans un si grand pays d'ouvriers. Je vais tâcher d'y planter le Chiffre ! Le Chiffre de Fraternité Universelle !

« Et pendant que je remonterai le temps jusqu'aux hommes de Philadelphie, un autre membre du Chiffre s'en ira dans le Donetz, à l'Ouest de l'Ukraine, où existait, depuis fort longtemps, un groupe de compagnons charpentiers : les Plotniks, dont Keyserling nous a appris qu'ils faisaient le chemin de Jérusalem avec les compagnons Estrangers de Hambourg, avant la Révolution d'Octobre. »

— Toujours tes chimères ! Ah ! Noble Cœur ! Quel est donc l'horloger compliqué qui accrocha dans ta poitrine ce cœur violent qui bat toujours à la recherche des hommes ?

Le charpentier jeta son sac sur la banquette du train puis embrassa son bienfaiteur. Et le Pharaon se mit à pleurer comme un enfant.

Comme le train venait de traverser le pont de l'Adour, « Noble Cœur », à la portière, perdit son ami de vue. Et, levant la tête, il vit dans le midi ensoleillé la chaîne de montagne, fraîche et verte sur laquelle il avait vécu et combattu.

Et le Pharaon avait ouvert son portefeuille pour en tirer un feuillet blanc où il avait noté une pensée extraite de la lettre qu'envoya Washington à La Fayette, le 4 octobre 1778 :

« Le généreux esprit de Chevalerie chassé du reste du monde a trouvé un refuge dans la sensibilité de votre nation seulement. » Cette nation-là, s'appelait la France !

Achevé d'imprimer en Mars 1995
sur les presses de Jouve, Mayenne.
N° 224944Z. Dépôt légal : Mars 1995.

Sait-on que le monde mal connu — parce qu'il est volontairement clandestin — des « compagnons du travail » existe toujours et qu'il n'a, en réalité, jamais cessé d'exister ? Il se trouve qu'aujourd'hui, en face de la dure organisation industrielle, cette société secrète professionnelle autant que confessionnelle reprend toute sa vivacité, toute son importance sociale. Et le roman de Raoul Vergez, habile charpentier, constructeur de clocher, qui a toujours lutté pour sa foi et pour son œuvre, a la saveur authentique des récits vécus, étayé par une érudition surprenante et animé par un élan généreux.

9 782908 974118

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03344805 2

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre